This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

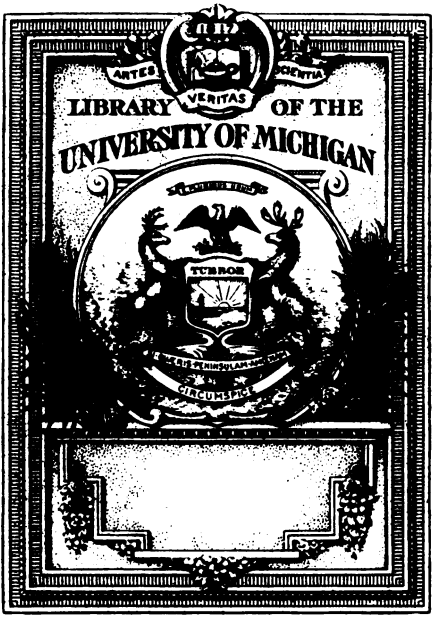
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

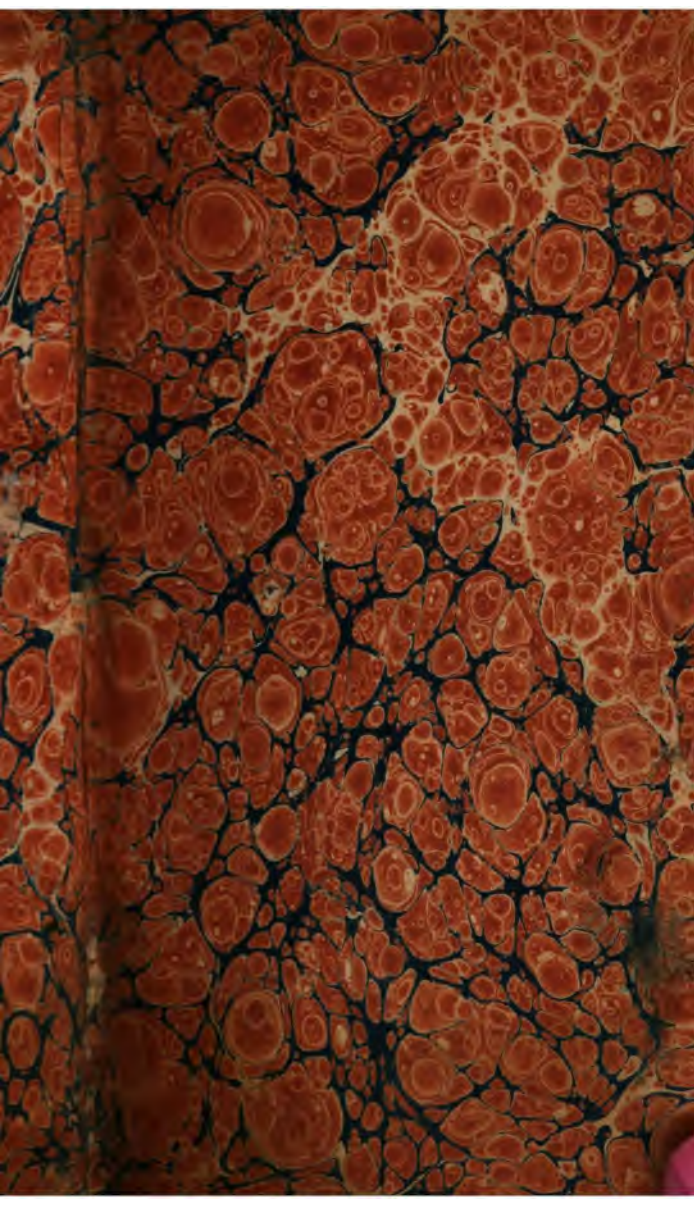
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



60,00
J92
572

FO-KA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES;

CONTE CHINOIS.

Dérobé à M. DE V***.

Paul Barrett

PREMIÈRE PARTIE.

A PÉKIN,

Et ſe trouve à PARIS,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire;
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

848
B2.755fp

716015-129

PRÉFACE.

THIEN-MIN, Roi des Tartares, ayant fait la conquête de la Chine en 1618, les Arts & les Sciences y florirent * sous son petit-fils, l'Empereur *Cang-hi*, & parmi les Lettrés qui s'y distinguèrent *Ching-han* fut en Asie ce qu'a été *Erasme* en Europe. Il joignoit une grande

* J'admets *florir* dans le sens figuré, comme plus sonore.

gaîté & une saine critique à une vaste érudition. Après avoir fait les plus gros volumes sur les plus graves matières, il finit par se persuader qu'il n'y avait rien de sûr ; on prétend même qu'il osa croire que la plûpart des Sciences n'étaient que conjecturales ; ce fut dans cet état de délire ou de raison, je ne sais lequel, qu'il composa ces Métamorphoses. Toute la cabale Littéraire se

déchaîna contre lui, parce qu'il n'avait point fait un ſyſtême d'éducation romaneſque ; on le trouva trop futile, parce qu'il n'avait pas affiché la Philoſophie ; On lui reprocha ſur-tout de n'avoir pas critiqué & pédantiſé dans une préface hiſtorique & doctorale, mais il amuſa les Elégans, il plut aux Petites-Maîtreſſes, & ſe moqua des Critiques. J'en ferai autant ſi ma Traduction

peut devenir à la mode comme les petites infidélités & les hautes plumes des Belles.

FO-KA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

CONTE CHINOIS.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction métaphyſique du goût des Dames.

AU tems où les Fées règnoient ſur la terre, & y répandaient par raiſon ou par fantaiſie les biens & les maux, il y avait déjà des rêveurs, qui ſe croyant des Savans

& ſe diſant des Philoſophes, argotoient obſcurément & ſur les attributs occultes de ces Etres métaphyſiques & ſur l'inégale départition de ces biens & de ces maux ; mais tandis qu'ils cherchoient les cauſes des premiers, ils étaient accablés ſous le poids des derniers, & les choſes allaient toujours leur train, parce que la graine d'hommes que la Fée ſouveraine jettait à tours de bras ſur ce globe, tomboit au haſard ou en des endroits fortunés, ou en des lieux indigens.

Quoique l'Empire du Génie Clinquant parut alors l'un des plus merveilleux de l'Aſie, il n'en étoit pas plus exempt de la biſarre départition de nos graines. *Fo-ka*,

pauvre here Clincannais en fut une preuve.

Il naquit dans la maiſon d'un Artiſan, qui n'avait que la miſère & une jolie femme en partage ; mais comme cette maiſon & cette femme avoiſinoient de très-près une Communauté de Bonzes alègres, il ſeroit difficile d'aſſigner un vrai père à notre héros ; ſuivons donc l'uſage des Grands du pays, tenons-nous-en aux apparences, & regardons-le comme fils de l'Artiſan. Le bonhomme le crut ſi bien qu'il vanta ſa figure & ſon eſprit, avant même que l'un & l'autre fuſſent développés.

On fit faire des études à notre grimaud ; on lui mit beaucoup de

mots dans la tête d'un Langue morte, dont il ignora toujours & la prononciation & l'énergie. A l'égard de la ſienne, ſoit à cauſe de la multiplicité infinie d'acceptions de ſes termes*, ſoit à cauſe de l'ignorance de ſes inſtituteurs, il ne ſut jamais bien non plus la parler, la prononcer ni l'écrire. Du reſte il avait appris des *Lettrés* un grand nombre de mots baroques qui le mettaient en état d'argumenter en forme, c'eſt-à-dire, de préſenter de la manière la plus obſcure la propoſition la plus ſimple. Voilà donc ſes dons naturels gâtés par

* Le même mot chez les Chinois n'étant que d'une ſyllabe, a juſqu'à onze ſens très-différens.

les qualités acquiſes ; voilà mon petit drôle hériſſé de mots & paitri de ſuffiſance, en état d'abandonner ſes parens, & de s'introduire dans la ſociété : voyons ce qu'il y va faire.

CHAPITRE II.

Bon ſens ne peut mentir.

FO-KA tenait de ſa mère une grande vénération pour les Bonzes, dont elle avait été ſi proche voiſine lorſqu'elle lui donna l'être; il alloit les voir fréquemment, leur faiſait des queſtions ſcientifiques, & ne revenoit ni mieux inſtruit, ni plus riche.

Un certain inſtinct naturel lui perſuadant que celui qui avait la figure la plus enluminée, la barbe la plus noire, devoit s'intéreſſer de préférence à ſa fortune, il le pria de l'inſtruire ſur les moyens de s'enrichir.

Celui-ci, apres lui avoir fait un grand préambule sur la cause première, la cause seconde, la cause efficiente, &c. conclut par lui dire que les femmes étoient le canal de l'avancement, ce qu'il prouva par la vertu magnétique & la cause attractive qui leur faisoit mener les hommes par le bout du nez, mais il lui conseilla d'employer plus de physique expérimentale que de raisonnemens subtiles avec elles, & le congédia en l'assurant que si cela ne réussissoit pas à son gré, il lui feroit part de ses connoissances astrologiques, à l'aide desquelles on parviendroit sans doute à le rendre aussi important un jour que l'étoient nombre de gredins qui figuraient alors dans le Royaume.

CHAPITRE III.

Epreuve naturelle.

IL y avoit dans le voisinage de Fo-ka une jeune personne nommée *Zizie*, dont l'œil agaçant & le sein palpitant sembloient appeler l'amour. Notre jeune homme se mit en devoir de répondre pour lui, & voulut d'abord employer la physique expérimentale pour se rendre plus intelligible. Cela lui réussit à un certain point. La petite personne commençait à sourire, & alloit *sou-rougir* quand ils furent distraits par un jeune Seigneur, qui passant par le jardin où ils étaient alors,

fit ſonner, en courant, un tas de riches breloques qu'il avoit à ſa montre ; un pareil bruit méritoit d'autant plus de diſtraction, ou plutôt d'attention de la part de Zizie, que c'étoit une élève de Terpſicore que dreſſoit une tante entendue pour la faire entrer dans les ſpectacles de la Cour & dans les petites-maiſons des Seigneurs. En vain Fo-ka voulut-il dire que l'apparition de celui-ci n'avoit rien de commun avec leur converſation ; on ne lui fit que trop entendre que l'objet de cette même converſation devoit avoir plus de rapport au ſurvenant qu'à lui, il voulut inſiſter, on eut la migraine ; il métaphyſiqua l'Amour, parla ſentiment, on bailla, on leva les épaules, on le quitta.

Je pourrais quitter auſſi le Lecteur, & lui faire grace de la ſuite de ce Chapitre, mais ni lui ni moi ne devons abandonner notre héros aux triſtes réflexions que lui fit faire cette prompte diſparate.

Ce n'eſt donc qu'à l'or, dit-il, que les femmes donnent la préférence ! S'il a déjà tant de pouvoir ſur le cœur de la jeune Zizie, que dois-je attendre de toutes les autres? ... O ſoif de l'or ! néceſſité d'en avoir, s'écrioit-il, oui, je reverrai Zizie, & je lui ferai ſentir que l'amour doit être le prix de lui-même, ou plutôt je demanderai à mon aſtrologue le moyen d'acheter & l'amour & l'aiſance, & le bonheur. Il dit, & s'achemina : où ?

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

L'Amour eſt un bon Maître.

FO-KA, gâté par la lecture des hiſtoriettes tragiques, dont des ſonges creux, des imaginations attrabilaires inondoient périodiquement alors l'Empire Clincannois, l'eſprit étourdi & conſtipé de leurs phraſes néologiques & indigeſtes, s'atriſtoit en héros de Roman ſur les foibles prémices de ſes amours, quand par le plus heureux haſard il en rencontra l'objet.

Il avoit l'œil agard d'un Auteur de Drame ſépulchral, & alloit en prendre le ton pédadogue

quand Zizie lui dit en ſouriant que le but de leur premier entretien ayant été le plaiſir, il lui ſembloit qu'on ne pouvoit le reprendre que gaîment, & qu'elle croyoit qu'il devoit y avoir de l'analogie entre le diſcours & ſon ſujet. Notre Candidat Littéraire jura par Confucius qu'il n'avait jamais trouvé de ſi bon aphoriſme dans Ariſtote même, & puiſa dès lors dans ſon propre cœur, ainſi que dans les yeux de ſa Belle, tout ce qu'il lui dit pour l'amener à ſon but.

Cette jeune Danſeuſe, grace aux leçons de ſa tante entendue, ne ſe plaſtrona pas des grands mots d'innocence, de pudeur & de vertu, mais elle raiſonna en ſpéculatrice précoce, & dit à Fo-ka: Je vois bien où vous en voulez ve-

nir, & je ne me dissimule pas que sous le nom de cœur, qui se donne suivant vous, vous me demandez certaine autre chose qui se vend, suivant moi. Ne croyez pas, mon cher, ni que je vous livre jamais pour rien ce qui doit coûter la fortune d'un Seigneur Chinois, ni que je déroge à la loi que se sont fait depuis plus de cent ans mes pères & mères de ne se jamais marier.

— Mais vous êtes dans l'âge.....

— Du plaisir, n'est-ce pas? Assurément, reprit-il en serrant amoureusement sa main. — Hé bien, c'est pour cela même, mon cher, que je veux me procurer celui de tirer à vue, sur tous nos Richards, & de jouir comme tant d'autres de la manie qui nous les attire; &

de la duperie qui nous les attache.

O Pagode de mon ame ! s'écria-t-il, d'où peut venir tant de raisonnement dans un âge si tendre ? — Des conseils de ma chère tante ; des entretiens de coulisses ; nous ne regardons nous autres Saltimbanques le plancher du Théâtre que comme un pont fait pour passer de l'indigence à la fortune ; nos graves conductrices nous apprennent à sacrifier pour cela & la pudeur du Sèxe & l'estime publique ; il est bien juste que nous arrivions à notre but ; comme je suis pressée d'y parvenir, je vous laisse méditer sur les moyens de m'y donner la main pour m'y conduire, & cela dit, Zizie s'échappa comme un oiseau, & Fo-ka resta comme un sot.

CHAPITRE V.

Où l'intérêt commence.

LE personnage étoit trop mesquin pour le faire long-tems ; il faut qu'un homme qui a de l'acquis & de l'ambition ne se laisse point abattre ; Fo-ka courut donc chez le Bonze, lui fit part de ce qui s'étoit passé, & le conjura au nom des Dieux, au nom de Zizie même, d'employer la puissance astrologique pour lui soumettre la Fortune & l'Amour.

Son Mentor expérimenté, lui répondit: vous n'irez jamais à l'une & vous serez toujours dupe de l'autre si vous vous passionnez pour

des femmes altérées de besoins ; celles-même qui jouent le mieux le sentiment sont aussi celles qui visent le plus à leurs intérêts, & ce n'est pas pour satisfaire à la cupidité d'une Zizie que je voudrais décomposer votre être par mon pouvoir magique. — Décomposer mon être !..... Que voulez-vous dire ? — Il n'est pas tems de vous en instruire. Allez, mon cher enfant, employez les ressources de votre esprit pour vous introduire chez des femmes riches ou accréditées, & ne servez leurs caprices qu'autant qu'elles avanceront votre fortune. — Mais, ma mère Zizie..... — Votre chère Zizie est un gibier de Seigneur à qui il en faut laisser dévorer les terres. Adieu.

CHAPITRE VI.

Début dans le monde.

C'EST à des coquettes douairières, c'est à des joueuses de profession que l'usage dévoue l'honneur de former les manières & de recevoir les prémices d'un jeune homme; il n'étoit pas juste que Fo-ka dérogeât à la coutume, aussi s'adressa-t-il à l'antique veuve d'un Mandarin, qui avoit obtenu depuis son veuvage le droit d'établir un tripot dans lequel on s'efforçoit de se ruiner pour l'enrichir. Comme il est tems pour tout, elle faisoit dans son automne les mêmes avances qu'on lui avoit faites dans son

printems. A l'aide de ſes vieilles prunelles & de ſon mûr diſcernement, elle évalua le mérite corporel de Fo-ka, & n'épargna aucune agacerie pour en tirer parti. Si nous ſuivions toujours l'inſtinct naturel, nous ſerions moins ſujets à nous tromper ; notre héros combina ſes intérêts & fit une ſottiſe. L'appas que lui tendit la vieille fût un gouffre dans lequel il ſe perdit.

Dès qu'ils furent arrangés, elle lui confia ſes affaires, lui demanda des avis, des ſervices, & finit par lui ſoutirer le peu d'or qu'il avoit gagné au jeu ; il en étoit à la dernière pièce quand la Dame lui dit, après s'en être emparée, que lorſqu'un cavalier étoit ſans fortune il

ne

ne devoit pas nuire aux intérêts d'une femme par des assiduités marquées ; il voulut répliquer, mais l'entrée leste & familière d'un Coëffeur à la mode, lui fit comprendre qu'il fallait lui céder le dez & la place.

L'Auteur Asiatique, en partageant le ressentiment de son Héros, s'écrie : Quelle différence des femmes d'alors à celles d'à-présent ! A quoi j'ajoute : Hé, quelle différence de ces femmes-là aux nôtres !

CHAPITRE VII.

Encore un choc & plus.

QUOIQUE notre jeune homme fut éconduit comme galant, il étoit toujours admis comme un joueur. Un jour donc qu'étant dans cette maison posté par hasard d'un côté où des *Grecs* * faisoient valoir la fortune, il tiroit sans le savoir un parti considérable de leur entente, il fut touché d'appercevoir de loin une jolie personne qui se ruinoit en pariant contre lui; il alla à elle

* Escrocs de jeu.

pour s'excuſer civilement des avantages que lui donnoit le ſort aveugle, & ſur-tout étonné de découvrir ſous les ajuſtemens les plus magnifiques, ſous la parure la plus éclatante, qui? Sa chère Zizie; partagée entre l'orgueil & l'avarice, elle avoit la bouche riante & l'œil humide.

Ce que je vous ai gagné, lui dit Fo-ka, en amoureux de Roman, eſt toujours à vous, puiſque tout ce que je poſſede vous appartient. Zizie ſavoit bien qu'il étoit beau de ripoſter à une généroſité par une autre; mais elle ſavoit encore mieux qu'il étoit laid de ſe ruiner par ſa faute. Elle ménagea donc ſa réponſe de manière à concilier ſes intérêts avec ſon amour-propre.

En ces tems reculés c'étoit bien dans les tripots que les femmes négocioient leurs grandes affaires, mais c'étoit chez elles qu'elles les concluoient. Fo-ka obtint facilement la permission de reconduire sa Belle, & jouit bientôt dans son magnifique logement des prérogatives de celui qui l'avoit décoré. La voluptueuse, l'intéressante Zizie, demie couchée sur un sopha, les yeux fixés sur son Amant, un bras mollement passé sur son cou, lui juroit qu'elle avoit toujours pensé à lui, qu'elle l'aimoit plus que jamais : des larmes échappées, des soupirs entrecoupés, accompagnoient les protestations de tendresse qu'elle lui faisoit. Ce n'avoit été, disoit elle, que pour se

ſouſtraire aux horreurs de la misère, pour ſe procurer une aiſance néceſſaire, qu'elle avoit cédé aux conſeils de ſa tante. Ce n'étoit auſſi que pour revenir un jour comme épouſe entre les bras de Fo-ka, qu'elle ſe trouvoit à préſent comme Amante dans ceux d'un autre. Déſigner un rival heureux, annoncer ſon bonheur, c'étoit conſterner, pétrifier même notre écolier en amour. Il étoit encore dans l'angoiſſe du déſeſpoir quand un eſclave vint parler bas à Zizie. Sauvez-vous, dit-elle à ſon ſoupirant, mes gens m'annoncent l'arrivée du Prince. Nous ſerions perdus s'il nous voyoit enſemble.... — Me permettez-vous de revenir ?... — Je vous l'ordonne même,

& je garde toutes ces choſes comme un gage de votre retour. En diſant cela elle ramaſſoit & ſerroit précipitamment tout l'or que Foka avoit laiſſé ſur un bureau. On le fait paſſer par un eſcalier dérobé, on ouvre devant lui une petite porte que l'on referme derrière, & le voilà dehors, le cœur gros & la bourſe plate.

CHAPITRE VIII.

On ne penſe pas à tout.

JE n'ai plus beſoin ni des conſeils ni des ſecrets du Bonze, s'écrioit Fo-ka, c'eſt du cœur de Zizie, c'eſt du don de ſa main que je tiendrai ma fortune & mon bonheur. Qu'on vienne encore décrier les femmes en ma préſence; qu'on attribue leur paſſion au caprice, leur attachement à l'obſtination, leurs bienfaits à l'orgueil, & j'oppoſerai à tant de calomnies l'amour réfléchi, la conſtance à l'épreuve & la généroſité naturelle de ma chère Zizie.

Telles étoient les idées qui

l'occupoient en attendant l'heureux inſtant de la revoir, telles furent celles qui le firent revoler chez elle. Il frappe avec cette émotion, cette agitation qui caractériſent l'empreſſement de l'impatience du cœur. On lui ouvre & on lui répond bruſquement que Zizie n'y eſt pas ; qu'elle eſt même partie accompagnée du Seigneur qui l'avoit ſi bien électriſée avec ſes breloques, & qu'ils doivent s'embarquer pour une des Iſles de la Chine, on ne ſait laquelle.

D'après ce coup de foudre, je m'attendois à voir notre héros s'élancer ſur *l'A point-nommé*, vaiſſeau ordinaire des Romans; dès-là je le voyois battu par les tempêtes, ſe ſauver ſur une planche,

pris dans un combat naval, enchaîné à fond de cale ; enfin ſuivant le vieux rite romaneſque, je m'attendois à le voir retrouver ſon Amante dans le Serrail d'un Pacha, dont il ſeroit l'eſclave ; mais point ; mon Auteur l'envoie tout uniment puiſer, dans les pavots du ſommeil, un remède contre l'ivreſſe de l'amour, & n'en déplaiſe à toute infidelle, j'en vais faire autant.

CHAPITRE IX.

Aux grands maux les grands remèdes.

FO-KA, persuadé qu'on devoit proportionner la dose des remèdes à la force des maux, employa huit heures de suite à dormir, pendant lesquelles encore, pour plus grande efficacité de la recette, il n'en abandonna que quelques instans aux sombres vertiges de l'amour ou du désespoir. Quand il fut éveillé, il se fit ce raisonnement: « Ou je ne suis qu'un » sot, ce qui n'est pas possible, » puisque je sais par cœur *les dix* » *Cathégories d'Aristote*, ou j'au-

» rois tort de regretter Zizie, car » enfin la femme eſt d'une eſpèce » deſtinée à nos plaiſirs, Zizie » étoit un individu de cette eſpèce, » donc elle devoit m'en faire goû- » ter. » Et puis s'il eſt de fait qu'une ſeule femme puiſſe nous procurer cent plaiſirs, par progreſſion mathématiques dix femmes nous en produiront mille. Bien content de ſon ſyllogiſme & de ſon théoriſme, il décida qu'il falloit parvenir à oublier la cauſe du chagrin, & ſe procurer la faculté de multiplier les objets du plaiſir. Allons trouver le Bonze, & prions-le de nous donner les moyens d'avoir, s'il eſt poſſible, tout l'or de nos mines, afin d'enchaîner tous les cœurs de nos

Belles. Mais, dira-t-on, elles accorderont à l'attribut ce qui eſt dû au ſujet ; & que m'importe ſi ces mauvaiſes logiciennes prennent l'effet pour la cauſe? Auſſi occupé de ſon *ergotiſme* qu'un pédant de Collége, il arriva chez le Bonze, avec qui il argumenta à perte de vue ſur la néceſſité d'avoir de l'or pour acheter l'eſtime, les dignités & les plaiſirs. Nous verrons ce qu'il lui dit dans le Chapitre ſuivant, que je crois devoir dédier au Dames.

CHAPITRE X.

Choſes merveilleuſes.

QUEL que ſoit le pouvoir que j'ai de vous faire avoir de l'or, lui dit le Bonze, je ne puis pas préciſément vous en donner la propriété, mais vous en aurez la jouiſſance, & vous trouverez tels Officiers publics qui vous diront que c'eſt la même choſe : mais ce que j'y vais joindre de plus précieux, c'eſt le don de connoître les hommes qui ſont toujours ſi énigmatiques, qu'à moins de s'incorporer en eux on ne peut développer les véritables ſentimens de leur cœur. Je ſais que

vous avez naturellement l'eſprit cauſtique, & j'augure que les critiques que vous aurez bientôt occaſion de faire ſeront autant de leçons de conduite que vous vous donnerez à vous-même pour l'avenir.

En diſant cela il le fit entrer dans ſon laboratoire plein de fourneaux, de matras, de cornues & d'alambics; les différentes diſtillations qui s'y faiſoient répandoient la plus agréable variété de couleurs & de parfums. On voyoit ſur des rayons nombre de bocaux, dont les étiquettes excitèrent la curioſité de Fo-ka. Il lut ſur l'un d'eux: *Eſprit de longue vie*, & demanda ſi cela pourroit prolonger les jours de beaucoup ?

On peut vivre un ſiecle, dit le Savant, en faiſant uſage de cet Eſprit, puiſqu'il eſt en même-tems le réparateur du corps & le températeur de l'ame.

Fo-ka demanda encore ce que c'étoit qu'une fiole ſur laquelle il y avoit *Eſſence du Savoir, ou la Phyſique expérimentale.* Si vous liſiez le deſſous, reprit le Bonze, vous verriez combien nous perdons de tems dans les Ecoles à apprendre & à diſcuter ſur des objets que nous ne connoiſſons qu'imparfaitement, ou dont nous ne pouvons avoir que des idées fantaſtiques, & il y avoit au-deſſous : *nihil ultrà.*

Il y a en cet endroit du manuſcrit une longue diſſertation ſur

le *Tien* des Chinois, que j'ai ſupprimée, parce que ſa métaphyſique ne doit pas être entendue de tout le monde; mais ce qu'il faut que l'on ſache, c'eſt qu'enfin l'Aſtrologue tira un flaçon ſur lequel il y avoit écrit: *Secret des Métamorphoſes*, & dit à notre jeune homme: à préſent ſi vous êtes courageux, je vais vous faire paſſer dans ce cabinet, où vous verrez des objets ſurprenans, dont vous ferez bientôt nombre. Il dit, & pouſſant une porte, il le fit entrer dans un lieu reſplendiſſant de lumières, où les ſens étoient ravis par la douce chaleur & les agréables parfums du Printems. Pluſieurs perſonnes étendues ſur des lits

lits d'aromates, dont les rideaux n'étoient que de gaze, sembloient y dormir tranquillement. Les corps que vous voyez, dit le Mage, ne sont plus que des substances matérielles que j'ai rendu incorruptibles, & dont j'ai envoyé les ames s'identifier secrettement avec d'autres dans tel corps qu'il leur plaira, pour connaître les secrets sentimens des personnages qu'ils choisiront, & jouir à leur gré de leurs avantages & de leur fortune. Ces ames reviendront quand il en sera tems se rétablir sous ces formes corporelles. Ainsi vous pouvez aussi en buvant quelques gouttes de cette liqueur, jouir des mêmes avan-

tages que les êtres dont je vous parle.

On tient à sa malheureuse existence comme à une méchante femme, & l'on éprouve toujours quelques troubles quand on se croit près de perdre l'une ou l'autre. Fo-ka balança à se quitter, pour ainsi dire, lui-même, mais sur ce que le Sage lui assura qu'il pourroit faire d'agréables rencontres, que cela n'auroit qu'un heureux dénoument, il se laissa persuader, but une goutte, puis une autre, enfin à la troisieme, il tergiversa, courut se jetter sur un lit, & par une suite de son penchant pour les femmes, choisit, quoique dans le délire, celui où reposoit depuis peu le

corps d'une jeune perſonne qui jouiſſoit encore de toute ſa fraîcheur. Laiſſons-le avec elle, & finiſſons par dire que c'étoit bien dommage d'être inſenſible en pareille circonſtance.

CHAPITRE XI.

Que devient-il ?

IL ne ſera plus queſtion que de l'ame de Fo-ka, & tout bien pèſé il vaut mieux avoir affaire à une ame ſans corps, qu'à un corps ſans ame. Voilà donc celle de notre Chinois dégagée de la matière, & qui s'élève dans les airs ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que quoique ce ne ſoit que par le rapport des ſens que nos ames voyent & entendent, &c. celle-ci a toutes ces perceptions ſans eux, c'eſt ce que je ne conçois pas, mais c'eſt ce que les Philoſophes démontrent clairement par les opé-

rations des organes, ainſi je leur laiſſe le ſoin d'expliquer la cauſe, & je ne me charge que de celui de rapporter le fait. Voyons donc où alla notre Voyageur. Je me ſervirai toujours des termes conſacrés aux organes, puiſque je ſuis forcé de rapporter à cette ame les facultés qui leur ſont propres. Nouvellement échappée de ſon corps, elle n'avoit oſé prendre un vol trop haut. Elle plana dans notre athmoſphère, & s'élança par curioſité d'un côté où s'élevoit une grande pouſſière, & d'où s'exhaloit de fortes odeurs.

C'étoit une promenade de la Capitale du Royaume, qui étoit agréable par ſa ſituation, &

qu'on avoit rendu ridicule par sa forme, en un mot, c'étoit un rempart dont on avoit fait une rue. On ne s'y promenoit point, mais des chevaux, des voitures, des hommes, des femmes, s'y fouloient, s'y repoussoient; la plus vile populace s'y trouvoit à côté des gens les plus distingués; les Courtisannes les plus diffamées y narguoient les femmes les plus respectables. Foka voulut écouter ce qui s'y disoit, mais il n'entendit que du bruit en général, & des mots en particulier.

La curiosité le porta à entrer dans des lieux que des orchestres discordans faisoient retentir de leur vacarme; il y fut in-

fecté des exhalaiſons d'une liqueur forte & ſpiritueuſe, que la chaleur rendoit encore plus déſagréable & énivrante : liqueur qu'on y ſervoit à grands vaſes, & que des gens très-fluets buvoient à longs traits. Malgré les applaudiſſemens qu'on donnoit aux voix glapiſſantes des Chanteuſes, & aux ſtupides ſingeries des Chanteurs, il s'approcha d'aſſez près de quelques tables pour en écouter les converſations, mais il n'y entendit que des poliçonneries groſſièrement dites par des Libertins oiſifs à des Coquettes impudiques.

Peut-être dira-t-on que mon Auteur ou ſon Héros avoit de

l'humeur, je le laiſſerai croire, & je finirai ce Chapitre en diſant que Fo-ka, ſorti de là, fut ſe perdre dans la cohue du rempart.

A

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Ambigu-Comique.

ON n'approche point du quartier de la folie ſans en avoir des vertiges, & ſans courir à ſon temple; Fo-ka ſuivit une foule de grandes perſonnes qui entroient dans un petit Spectacle, où de petits enfans repréſentoient de plus petites pièces; c'eſt dans l'ordre, dira-t-on. Oui, mais ce qui n'y eſt pas, reprend mon Auteur, c'eſt d'y applaudir à ces platitudes, & c'en étoit au moins ce jour-là, car on y donnoit un certain *Luſtucru*, qui mettoit des têtes humaines à la forge, & un *Tréſor*

qui ne valoit pas une *roupie*. Malgré la futilité du Spectacle, tant de gens avoient à se louer de la politesse de l'Entrepreneur, étoient si édifiés de ses mœurs, qu'ils couroient en foule faire sa fortune. Voilà comme le mérite est toujours récompensé.

On agissoit plus dans ces sortes de Spectacles qu'on n'y parloit, & les spectatrices de celui-ci en étoient les meilleures pantomimes; appuyées sur des balcons, elles éclatoient de rire pour montrer leurs dents; elles faisoient pirouetter leurs têtes pour faire voir leurs plumes, elles panchoient le corps pour montrer leurs gorges. Dans cette action perpétuelle elles faisoient des signes

aux vieillards *coffus*, & des niches aux jeunes gens *sveltes*.

L'ame de Fo-ka, toujours amie du Sèxe, ayant fixé une jeune perſonne qui paroiſſoit folle & drolette, réſolut de faire ſa première incorporation en elle. *Mimie*; c'étoit ſon nom, ſortit, s'élança dans une voiture, & l'inviſible Fo-ka avec elle. Déjà incorporé, il eſt tout étonné de devenir elle-même, ce qui provenoit, ſans doute, ſuivant la métaphyſique des Magiciens, de l'unica intellectuelle, de l'indiviſibilité des deux ames; car, de l'avis même des Bonzes, quand on paſſe les bornes de la matière, il faut paſſer les bornes du raiſonnement. Quoiqu'il en ſoit, Fo-ka, ſous la

nom de Mimie, se fait rouler dans un quartier détourné, en un logement mesquin; un jeune homme l'accompagnoit en l'assurant pour la première fois qu'il l'aimoit *à la rage;* Mimie répond en riant qu'elle en doute, & qu'elle ne l'en croira qu'à la preuve. Comme cette réponse étoit équivoque, & que les agaceries de la Belle y donnoient un certain sens, notre jeune homme mettoit cette preuve en jeu à son entente, lorsque Mimie lui dit: ce n'est pas de *ça* dont je parle, ce sont des avances pécuniaires que je vous demande. L'amoureux soupire, retire son enjeu, & s'excuse de son impuissance actuelle sur sa qualité d'Auteur; il offre des Epîtres,

des Acroſtiches même, mais on le remercie pour cette fois, & on lui ſouhaite plus de fortune pour une autre.

CHAPITRE XIII.

Mauvais gîte.

LE jeune homme fut à peine ſorti, que Mimie ferma ſes verroux, ſe mit en devoir de ſe coucher, & perdit ſa gaîté en quittant ſa parure. Quel état! s'écria-t-elle, & pourquoi faut-il tenir à une exiſtence que le vice comble d'horreurs & n'alimente qu'à peine?

Elle en étoit là de ſes exclamations, quand on frappa fortement à ſa porte. Eſt-ce ici Mademoiſelle Mimie? demanda un Bonze bien vêtu, dont l'extérieur annonçoit tout à la fois le carac-

tère de la bienfaisance & de la satisfaction qui l'accompagne. C'eſt moi-même, Monſieur, répondit Mimie. — Vous m'avez écrit pour me demander des ſervices. — Hélas ! oui. — Mais vous êtes jeune, & vous pourriez en vous intriguant vous procurer.... — De l'ouvrage ſans doute ? c'eſt ce que je fais, mais où je perds mon tems à en chercher, ou je ne trouve pas ma ſubſiſtance à en faire. Excuſe de Coquette, reprit le Survenant en ſouriant & en paſſant la main ſous le menton de Mimie ; au reſte, ce n'eſt pas de cela dont il faut parler à deux beaux yeux comme ceux-ci, c'eſt des reſſources qu'ils peuvent employer.

— M'auroit-t-on trompée ? On m'avoit dit, Monſieur, que vous obligiez ſans. .... — J'oblige, il eſt vrai, mais chacun ſuivant ſon état, & je venois vous faire des propoſitions analogues au vôtre. Au reſte, je vois que votre lumière eſt prête à finir ; on m'attend en bas ; je m'informerai de votre conduite, & ſous quelques jours je vous reverrai ; j'eſpère que nous ferons alors quelque choſe l'un pour l'autre. Adieu, adieu, mon Ange, portez-vous bien & ſoyez ſage ; mais ſurtout ne parlez à perſonne de ma viſite, afin que je ne perde rien du reſpect que j'impoſe. Fo-ka, plus ſenſible à l'infortune de Mimie que le Bonze, & fâché d'être

hors d'état de ne pouvoir la ſoulager, réſolut de s'incorporer en cet homme ſingulier, afin de le mieux connoître, ce qu'il fit ; ainſi ſortirent-ils tous deux de chez cette infortunée, dont j'abandonne le triſte ſoliloque à l'imagination attendrie du Lecteur.

CHAPITRE XIV.

On ne le croira pas.

LE Bonze, à titre de supérieur, se distinguoit des autres par l'exemption de la règle & par l'augmentation des aisances. Rentré chez lui il y fit un soupé d'autant plus succulent, qu'il étoit moins somptueux. Bientôt après il prit un Livre de morale, bâilla dessus & le referma en disant : Tous ces Philosophes voulant corriger les passions, sans rectifier les sens, c'est sottise. Plus on a de tempérament & plus on est amoureux ; au reste, il n'y a que des crimes de société, & de vice que

le ſcandale. Je réfuterois ce moraliſte en quatre pages, ſi je ne l'eſtimois trop pour me faire Auteur; j'aime mieux dormir, ainſi allons coucher. Il ſonna, & ſe fit guinder ſur un lit fait pour la Volupté même. Je n'aurois déjà plus rien à dire ſi je terminois mon récit à ſon ſommeil, mais l'eſprit de Fo-ka, qui veilloit, m'amène à rendre compte des ſonges de ſon hôte. Il fut à peine endormi qu'il ſe tranſporta en un clin d'œil dans la Turquie aſiatique, pour s'approviſionner de ſes bons vins de Chypre, de Samos & de Chio; de là paſſant les mers, il fut choiſir les plus belles femmes de la Circaſſie & de la Georgie.

A ces jeux de l'imagination notre

Bonze ſenſuel en joignit bientôt d'autres plus voluptueux encore. Il s'imagina être dans le Paradis de Mahomet, & jouir en libertin avec ſes Houris du même plaiſir de mille manières différentes. Comme l'ame s'enivre des plaiſirs du corps! Fo-ka ſe dédommageoit ainſi amplement avec lui des rigueurs de Zizie, & jouiroit encore de ſes délices, ſi le Bonze ne ſe fut éveillé en nage, n'eût demandé un bouillon, ne ſe fut mis en état de donner ſes audiences & d'aller faire ſes viſites, ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XV.

Choſes bonnes à ſavoir.

LA Salle d'audience du Bonze étoit déjà pleine d'infortunés dont les débiles individus portoient le caractère de la honte & les livrées de l'indigence. Un vieillard à l'œil cave, aux cheveux blancs, s'avança vers lui, & l'implora pour pluſieurs enfans qui le ſuivoient en partageant ſa misère & ſa triſteſſe. Je ne vois pas une fille dans tout cela, dit le Bonze, en jettant un coup d'œil rapide ſur cette famille. — C'eſt que je n'en ai pas. — Tant pis... Et quel âge a votre femme ? — Environ quarante

ans. — Encore tant pis ; je ne puis rien faire pour vous ; il faut vous remuer, faire travailler *tout ça*. *Adieu*..... Le vieillard veut parler ; le Bonze le pouſſe par l'épaule, & reprend : Je n'ai pas le tems : je n'ai pas le tems : adieu, adieu, vous dis-je.

Une jeune perſonne à l'air leſte, à l'œil éveillé, les remplace & lui préſente une lettre, qu'il lit en riant & en s'écriant de tems à autres : quelles folies !..... Il tire quelques pièces d'or de ſa bourſe, les lui donne, & lui dit à demi-voix : vous êtes une petite méchante, d'être venu dans un moment où j'ai tant de monde ; on a toujours des choſes particulières à dire à des yeux comme les vôtres. Je

vous attends un de ces matins ; n'y manquez pas, mais sur-tout de bonne heure.

Comme elle se retiroit, un homme bien vêtu aborde cavalièrement le Bonze, & lui dit : Je vous ai trouvé ce qu'il vous faut ; vous aurez occasion de faire une bonne œuvre, & d'obliger une aimable personne. Elle est ma foi piquante, & n'a que treize ans ; je veux la mettre sur le trotoir pour la faire parvenir jusqu'au Prince de ***, mais comme il est blasé, ainsi que la plûpart de nos Grands, par la satiété des plaisirs, il est question de lui en réveiller l'apétit, en donnant à la petite les talens de la musique & de la danse, elle a déjà l'air le plus lutin, le plus aga-

çant, & j'eſpère en tirer partie. — Bon, tant mieux. Mais quand la verrai-je ? — Dès demain chez elle, où je compte bien que vous nous donnerez à ſouper. — Hé le Prince ? — Qu'appellez-vous le Prince ? Il ne la verra qu'après vous, fera comme ſes pareils, & la prendra telle qu'elle ſera. Tu es toujours un homme entendu, eſſentiel; je ne m'étonne pas ſi ton mérite t'a placé ſi avantageuſement aux écoles de Terpſicore.

Le Bonze finit là ſes audiences, monta dans ſon palanquin, & ſe fit tranſporter chez la perſonne dont il venoit de recevoir une lettre.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Folies du jour.

JARGONE, c'étoit le nom de cette Elégante, étoit une Fée transformée en Cantatrice, qui n'avoit conservé de ses dons surnaturels que celui d'une voix enchanteresse, du reste c'étoit un composé d'extrêmes ; elle avoit la taille la mieux prise avec la figure la plus hideuse ; elle passoit pour bel-esprit, & n'avoit pas le sens commun. Des impertinences qu'elle faisoit circuler, des huées qu'elle s'étoit attirées, & quelques vices accrédités en avoient fait la femme à la mode ; elle étoit connue au

point que sa maison étoit le rendez-vous des Seigneurs, des Financiers, des Poëtes, des Artistes, & sur-tout des filles. Elle étoit à sa toilette lorsque notre Bonze y entra. Son visage naturel du matin auroit fait fuir Fo-ka, s'il ne se fut persuadé que l'art de la coquetterie la rendroit supportable; il lui fallut trois heures pour se dissuader, & il les employa à écouter les impertinences qu'elle dit, & les fadeurs qu'on lui débita.

S'il ne parvint pas à la voir embellir, il eut le tems de la voir se faire agraffer ses braffelets par le Bonze, tutoyer un Prince, donner des chiquenaudes à un autre, insulter tout le monde par ses sarcasmes, & révolter toutes les

oreilles par ſes poliſſonneries.

Comme c'étoit une figure qui faiſoit deſirer la vue d'une autre, le Bonze courut chez une de ſes compagnes, toute auſſi biſarre, mais bien plus agréable, puiſqu'elle réuniſſoit & les plus grands talens de la danſe, & les plus belles qualités de l'ame. Elle faiſoit conſiſter ſon bonheur à faire des heureux, & défioit les Bonzes mêmes par ſes bonnes œuvres. Chez cette ſimple Elève de Terpſicore on ſe croyoit dans le Temple de la Bienfaiſance, où tous les malheureux couraient pour trouver du ſoulagement.

Cette femme ſingulière étoit ce jour-là même occupée tout à la fois à faire un emprunt qui put

fournir à son luxe, & à distribuer à des indigens le peu d'or qui lui restoit pour son nécessaire. Elle ne put avoir un long entretien avec le Bonze, qui prit congé d'elle pour aller se perdre, suivant l'usage, dans le tourbillon de fats qui figuroient en sautillant, gesticulant & *persifflant* à une promenade à la mode, où les hommes & les femmes étoient convenus d'aller tous les jours à midi étaler le faste, afficher le vice & promener le ridicule.

CHAPITRE XVII.

Suite néceſſaire.

LE Bonze fut bientôt entouré de gens qui l'abordoient en ſe proſternant devant lui, & qui ne ſuivoient ſes pas qu'en vantant ſa bienfaiſance, ſa ſageſſe & ſon eſprit. A ce propos quelqu'un le complimenta d'avance ſur la place qu'il alloit avoir dans une Société de Lettrés. Cela le fit reſſouvenir du Diſcours qu'il devoit y prononcer, & il courut chez l'homme à qui il l'avoit commandé. Il grimpa en hatelant à un bouge fort élevé, où un homme d'un vrai mé-

rite dormoit sur la dure & veilloit dans la fange.

Le Bonze, tout en allant chercher de l'esprit, voulut faire briller le sien aux dépens du vendeur. Il le railla sans pitié & sur sa mise & sur son ameublement. Ensuite on en vint au Discours qui, ne tenant en rien du faux brillant clincanois, étoit plus fort de choses que de mots. Ce n'étoit ni le style déchiqueté, ni le ton philosophique de mode, mais c'étoit une oraison à la grecque, & digne de Démosthène.

Plus ce discours avoit d'ordre, de force & de sens, plus Fo-ka le trouvoit admirable, & moins

le Bonze l'eſtimoit ſupportable. Il eut voulu du néologique dans les mots, de l'entortillage dans les phraſes, du giganteſque dans les penſées. L'Auteur, à qui la fortune ne donnoit que trop de leçons de modeſtie, homme conſéquent d'ailleurs, ne ſçut quelles raiſons oppoſer à des mots. Le Bonze prit donc le diſcours comme foible, le paya comme mauvais & s'en fut.

Les Métaphyſiciens prétendent, & il faût les en croire, que l'ame de Fo-ka étant dégagée de la matière, ou n'y étant qu'étrangère dans tous les individus qu'elle parcouroit, n'en concevoit que des idées plus nettes, & n'en formoit que des raiſonnemens plus juſtes;

c'eſt ſur cela qu'ils fondent le peu de cas qu'elle faiſoit du Bonze, & l'envie qu'elle eut de reſter chez l'homme de Lettres. Quoi qu'il en ſoit, cette envie ne fut que momentanée, puiſqu'elle accompagna le Bonze à un grand dîné chez un Richard à la mode, où des Auteurs, des Muſiciens & des filles faiſoient de l'eſprit en déraiſonnant. Le Bonze qui avoit relu ſon diſcours en chemin, en avoit ſi bien ſaiſi la ſageſſe du deſſein & de l'ordonnance, qu'il s'en ſervit pour critiquer le faux goût oratoire qui règnoit alors. Il propoſoit, comme de lui-même, une nouvelle rhétorique, moins hériſſée de mots & mieux fondée en principes de goût.

Cela

Cela l'amena naturellement à lire ſon diſcours, qui fut applaudi de tout le monde, tant il eſt vrai que le vrai beau eſt toujours ſûr de plaire.

CHAPITRE XVIII.

Champs Elyſiens.

LES mœurs des Clincannois ne ſont pas exactement conformes à celles de tous les autres Chinois ; cette différence eſt ſur-tout remarquable dans la Capitale. Le luxe y a introduit un goût déſordonné pour les plaiſirs ; tandis que les Riches les énouſſent tous ſans en goûter aucun, les pauvres ne s'occupent qu'à leur en imaginer de nouveaux. Comme ces peuples ont naturellement l'eſprit chimérique & léger, ils ſont idolâtres des Spectacles & des danſes. Tout ſaute & rit chez eux ; il y

a Spectacle magique pour les gens à illusions, spectacle tragique pour les gens à sentimens, Opera-bouffon pour les gens superficiels, & jusqu'à parades pour la populace. L'art dramatique en général ayant été porté de la barbarie, à la perfection, & de la perfection au ridicule, il n'y avoit plus rien à faire dans ce genre pour s'enrichir, mais le goût sautillant des Clincannois laissoit une ressource du côté de la danse; un étranger avoit donc imaginé, soit disant, de leur offrir un lieu agréable & voluptueux où ils pourroient sauter tout à leur aise.

On y courut par curiosité, on s'y amusa par air, & on l'abandonna sans raison; aussi-tôt des

spéculateurs profonds s'assemblent & forment gravement le projet de consacrer un autre monument à la Déesse des gambades. On trace une vaste enceinte ; mille mains y sèment l'or, mille ouvriers y sacrifient leurs travaux ; l'édifice paroît.

La subtilité de son objet le rendoit trop important pour qu'on n'en parlât pas dans toute la ville, & même au dîné où Fo-ka se trouva. On résolut d'y aller ; il se mit de la partie, & eut le plaisir de donla main, à titre de Bonze, à la plus jolie femme de la compagnie.

Comme il étoit question de juger d'un ouvrage de l'art, il crut qu'il ne falloit pas se laisser en-

traîner par l'opinion des autres, & dire tout *platement*, pour me ſervir d'une expreſſion de Petit-Maître Littéraire, *c'eſt admirable! c'eſt divin! c'eſt délicieux!* mais qu'il fallait partir d'un goût sûr, & dire avec juſteſſe : voilà qui eſt bon, ou voilà qui eſt mauvais.

La compagnie ayant long-tems attendu ſon tour pour entrer, il eut le loiſir de critiquer un périſtile de treillage qu'il trouva au lieu où il auroit dû admirer un frontiſpice de marbre. Il entre, traverſe une eſplanade où il fallait conjurer les ardeurs dévorantes du ſoleil, & le ſouffle impétueux des vents. Au lieu de treſſaillir de joie en montant à l'aſyle du plaiſir; il friſſonna d'horreur en deſcendant

à ſon tombeau. Tout ce qui l'entoure ſemble en porter le deuil ; la couleur des colonnes paroît un vers de gris répandu ſur un bronze antique. Il n'y a pas juſqu'aux termes qui ſoutiennent plattement une plus platte lanterne, qui ſemblent participer par leur mauſſaderie à la triſteſſe du lieu.

A force de bras on tire les femmes de ce ſouterrain, & on les fait aller à une pièce d'eau ſans jets ni caſcades, qui croupit dans une eſpèce de baſſe-cour ; de-là on les promène dans un champ clos & rabotteux qu'on leur dit être un jardin, & qu'elles trouvent délicieux ; quoiqu'il n'y ait ni boſquets, ni parterres, ni vaſes, ni ſtatues, ni tapis verts, ni allées couvertes.

Elles y chercheroient encore de l'ombre ſi la curioſité ne les eut ramenées dans le palais ſépulchral pour y voir danſer des marmots & jouer des marionettes. Je ne ſçais, dit l'Auteur Chinois, ſi l'ennui les en chaſſa, mais je ſens qu'il fait écrouler ce palais à mes yeux.

CHAPITRE XIX.

Beau caractère.

IL faut tenir à l'estime pour rester attaché à quelqu'un ; l'on sait, dit mon auteur, que ces liens ne sont souvent que des fils avec les Ministres des Pagodes, & l'on doit voir que ce ne pouvoit être que des cheveux avec le Bonze de Fo-ka ; on ne s'étonnera donc pas de le lui voir quitter pour aller chez le Richard au grand dîner. La magnificence avec laquelle il l'avoit vu traiter ses convives, lui donnoit la plus haute idée de sa générosité ; la tranquilité avec laquelle il l'avoit entendu converser

lui donnoit la meilleure opinion de ſa douceur. D'ailleurs à l'érudition qu'on avoit étalée à ſa table, il le jugeoit un homme inſtruit. Il vole donc chez lui, pénètre dans ſon cabinet, & il le trouve occupé à entaſſer des idées mal digérées & baſſement exprimées, qui tendoient à faire un projet pour vexer le peuple par un impôt ruineux.

Ce riche maltotier ayant pour département l'une des plus importantes concuſſions, donnoit des audiences où il paroiſſoit avec autant d'importance & plus de diſtraction qu'un jeune Miniſtre. On n'y entendoit que demander graces ou pour des particuliers en fraude ou pour des Commis en déficit. Le Partiſan ricannoit des ſuppliques,

arrachoit les placets, & répondait: *Point de grace : & de l'argent.* — Mais, Monsieur, il n'en a point. — *Il a sans doute des meubles, un vêtement?* — Hé! quoi, voudriez-vous le priver..... — *Moi, de rien, mais la Compagnie lui fera tout vendre.* — Ce seroit lui arracher la vie. — *Hé bien, ce seroit le dernier tribut qu'il payeroit.*

Dans le nombre des supplians il se présenta un femme d'un certain âge, qui lui demanda grace pour son mari, qui n'avoit pu, étant malade, & par pitié pour des misérables, saisir & exécuter leurs effets. Il regarda cette femme, & lui dit: *allez, Madame, un honnête homme ne doit pas être même indisposé au moment de son de-*

voir, & au détriment des intérêts de la Compagnie. — Hé ! Monſieur, ſi vous le révoquez, tous nos enfans ſeront ſans pain. — *Hé bien, Madame, ils iront en mendier.* Il avait à peine proféré ces mots, qu'une jeune perſonne ſe jette à ſes pieds, & lui dit : Puiſque vous nous réduiſez à cette affreuſe néceſſité, ſouffrez, Monſieur, que ce ſoit pour nourrir ce malheureux père que je vous en demande. — *Que diable ! une grande fille, une jolie perſonne..... Allons, allons, relevez-vous, Mademoiſelle, car vous pourriez m'attendrir, &....* — Non, Monſieur, je reſterai en cet état juſqu'à ce que j'aye la grace de l'un de vos plus anciens & de vos plus fidèles Prépoſés. Il lui tend la

main, la relève, & dit : *Ha ! ha ! la grace... que les jolis minois ſont impératifs ! Mais ce n'eſt pourtant pas aujourd'hui ni dans cette ſalle qu'il me plaît de vous obéir, au reſte, venez ſeule un matin me prendre dans mon cabinet, & nous verrons.* Sur cela il repouſſe pluſieurs perſonnes qui s'empreſſent de l'entourer, & leur échappe en s'eſquivant dans une autre pièce dont il ferme bruſquement la porte ſur eux.

CHAPITRE XX.

Contraſte.

FO-KA étoit malheureux, il avoit l'ame tendre & trop compatiſſante pour reſter long-tems chez ce dur perſonnage ; elle réſolut de le quitter pour aller revoir le Marchand de diſcours oratoire, elle le trouva donnant à une femme âgée, noble & miſérable un Mémoire fait pour obtenir des ſecours du Souverain. Ce Mémoire étoit à la manière de l'Auteur, c'eſt-à-dire, que les mots n'y ſervoient qu'à donner de la clarté aux choſes, que l'exorde en étoit ſimple & lumineux ; que la narration n'expoſoit que des

faits intéreſſans, n'avoit que des images attendriſſantes ; que la péroſaiſon n'y excitoit que la pitié & la juſtice, &c.

Quel prix peut-on mettre au ſervice que vous me rendez ? dit cette infortunée. — Je ſerai aſſez payé de mes ſoins ſi j'apprends le premier la nouvelle de leur réuſſite. — Puiſque la Fortune me pourſuit au point de me priver du néceſſaire, dites-moi au moins ce que je pourrois faire pour.... — Accepter de ma main quelque reſtaurant. Elle refuſe, il perſiſte, & épuiſe ſa bourſe à ſe procurer le meilleur vin de Chypre. L'aller chercher, le faire chauffer, le verſer & le faire prendre ſont quatre actes de bienfaiſance qu'il exécute en un inſtant.

Cet homme étoit malheureux en tout, l'amour aggravoit ses peines, même en lui procurant le plus grand des plaisirs, celui d'être aimé. Fo-ka vit chez lui une jeune personne qui en étoit éprise au point de fronder toutes bienséances Chinoises en l'allant voir. Elle vouloit le rendre heureux, ou comme amante ou comme épouse, & quoi qu'il adorat cette charmante fille, il refusoit un bonheur qui pouvoit nuire à sa fortune ou à sa réputation. Il payoit sa tendresse de cet amour platonique que les Clincannois n'avoient jamais regardé que comme une vertu romanesque. C'est l'usage, lui disait-il, chez les Chinois de donner aux parens de la personne qu'ils

épouſent, le prix de ſon mérite, dois-je priver les vôtres d'un ſi gros fonds ? L'honneur eſt en Chine le ſeul appanage des filles, dois-je le ravir à celle que je révère & que j'adore? — Mais l'Envie décrie vos talens, l'ignorance inſulte à votre mérite, l'Avarice le met à contribution; vous ſouffrez, je partage vos maux, & je n'aurai de bonheur qu'autant que vous deviendrez heureux. Allez, mon adorable, lui diſoit-il en ſerrant ſes mains contre ſon ſein, & les couvrant de baiſers, je vaincrai l'infortune par mon opiniâtreté au travail, & la médiocrité me tiendra lieu d'opulence, tant que je me verrai digne de l'eſtime des honnêtes gens & de votre

amour. — Acceptez au moins quelques pièces d'or de la main d'une amie qui vous en prie & qui vous en preſſe. Je n'en ai pas beſoin, je ſuis riche au ſein de l'indigence; je ſais me paſſer, & je poſſède votre cœur. En vain la jeune perſonne vouloit-elle lui laiſſer furtivement cette preuve de ſon amour: Eſt-il quelques mouvemens qui puiſſent échapper aux yeux d'un véritable amant? Il la ſurprenoit par-tout, & par-tout il contrarioit ſon intention en lui donnant mille baiſers amoureux. O Zizie! diſoit Fo-ka, ſi vous euſſiez reſſemblée à cette aimable enfant je ſerois le plus heureux des hommes! Voilà deux êtres malheureux, mais intéreſſans qui brillent dans l'obſ-

curité par la ſimple vertu. Je les regarderai déſormais comme les ſeuls Bonzes qui puiſſent m'en montrer la pratique en m'en donnant la théorie.

CHAPITRE XXI.

L'Opérateur.

C'EST une propriété de l'esprit de passer subitement d'un objet à l'autre. L'ame de Fo-ka se trouva tout-à-coup transportée chez un Opérateur, & c'est ce qui m'autorise à l'y suivre sans autre transition. Cet homme singulier passoit pour très-savant, sans se douter d'aucune science, & moyennant certain talisman que lui avoient vendu les premiers Médecins de l'Empire, il avoit le droit de distribuer un remède suspect dans le fait par son universalité, mais spécifique en appa-

rance par sa cherté ; il vouloit acquérir des terres & des châteaux ; il aimoit mieux être *Monseigneur* à prix d'argent, que de devenir *Docteur* à force d'études ; il préféroit les élixirs, les baumes & les dragées mêmes à toutes les savantes opérations de la Pharmacie. Il vouloit hâter sa fortune, il falloit combler ce ridicule, & c'est ce qu'il faisoit par la bisarrerie des propriétés qu'il attribuoit à ses remèdes, ce qui lui attiroit le plus grand concours, comme on va le voir.

Fo-ka s'étant trouvé chez lui à l'heure de ses consultations, l'Auteur Chinois les rapporte comme de curieux indices des mœurs de ce tems reculé. La première per-

ſonne, dit-il, que ſon héros vit paſſer de la ſalle d'audience dans le cabinet de l'Opérateur, fut une jeune fille, qui avec la miſe ſimple d'une Ouvrière, avoit la fière ambition d'une Coquette; elle demandoit les moyens de plaire & de s'enrichir. Le prétendu Médecin regarde ſes yeux, ſouffle dedans, & leur communique un air effronté qu'il lui conſeille d'aller faire valoir dans les plus brillantes boutiques de la rue centrale de la ville; lui montre le ton ricanneur & le *perſifflage* de mode qu'il faut employer à midi dans la grande allée, & le ſoir à l'Opéra, lui répondant de ſa fortune ſi elle ſait intéreſſer à ces petits agrémens ou certaine obligeante douairière, ou certain joli Bonze.

Survient un mince Croque-notes, qui envie le mérite des *Philidor* & des *Grétry* du Royaume ; notre Esculape mêle une forte dose de poudres de suffisance & d'imprudence, dont il lui ordonne l'usage continuel, au moyen duquel il acquerera sans étude un savoir apparent, & sans dépense un air riche ; à quoi il n'ajoute d'autre régime que des dîner chez les Grands, des veillées chez les filles, & sur-tout un grand verre d'eau en donnant leçon.

Tout étoit un objet d'attention pour Fo - ka, il regardoit attentivement une grosse chenille qui s'étoit introduite en rempant par dessous la porte, quand tout-à-coup elle se métamorphosa en un

petit homme laid, sec & bavard; il avoit été mousse de vaisseau, colporteur de livres, souffleur de Comédie, auteur de marionettes, mouroit de faim, ne savoit rien, & vouloit devenir homme de Lettres. Les Opérateurs ont un remède à tout; celui-ci ordonna de prendre de l'esprit de Dictionnaires, mêlé dans du *compendium* de compilation, le tout enveloppé dans une forte dose de style *rabot-énigmatique* & sopoudré de sel bétunique, lui recommandant d'en faire un usage journalier, afin de se procurer une sobre subsistance littéraire. Il ajoûta que si elle lui paroissoit trop maigre, il pourroit se procurer de petits restaurans en jettant quelques gouttes de son

ſtyle ſur des feuilles éphémères, afin qu'elles ſe fanaſſent plus vîte; & comme le conſultant ſe ſentoit autant d'inertie que d'ambition pour tous les genres, le faux Médecin lui indiqua des Auteurs qui lui donneroient un jour le nom de Poëte tragi-comi-lyrique. Notre petit *Roquet* avoit tant de beſoins ſcholaſtiques, qu'il ſeroit encore à demander de quoi les ſatisfaire ſi d'autres perſonnes ne ſe fuſſent préſentées. Un Nègre, deux Coureurs, trois lévriers annoncèrent l'importance du premier perſonnage qui ſurvint, & qui mérite un Chapitre.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Le Prince Croquet.

LA mise du Prince *Croquet* étoit aussi imposante que sa suite ; il avoit des manchettes de point, un bouquet à la Nicaise & de la poudre rousse. Outre cela il avoit encore un habit brodé de plusieurs couleurs, & étoit bardé des cordons de différens Ordres étrangers. Il joignoit à tout cela l'air agréable de pincer les lèvres, de parler gras, de lever les épaules, de courber le dos & de fléchir les genoux.

Vos premiers remèdes m'ont assez bien fait, dit-il à l'Empi-

rique, mais j'ai encore besoin de vous pour des choses de plus grande importance ; je vous attends un de ces matins à ma petite maison de *Pantin*. Vous y trouverez du délicieux, n'y manquez pas, mon cher ; je m'en vais, car je ne puis suffire ni à mes affaires, ni à mes bonnes-fortunes.

Il sort en pirouettant, siffle ses gens & s'élance dans un vis-à-vis à sept glaces, où Fo-ka l'accompagne pour le mieux connoître. Rentré chez lui il trouve des maîtres sans nombre, des ouvriers sans fin & des grisons de toutes espèces qui l'attendent ; il donne des cachets aux uns, des ordres aux autres, des réponses aux derniers, & les renvoie tous contens.

Il entre dans son sallon, fait baisser les jalousies, touche du clavecin, marmotte l'Ariette nouvelle, prend le Roman du jour, va se jetter sur une Ottomane, ouvre le livre, le parcourt & s'endort.

Fo-ka, persuadé qu'un grand Prince ne peut avoir que de beaux songes, guette ceux de celui-ci, & est tout étonné de voir qu'il n'en fait que de fort mesquins. Ce seroit bien le diable si les Poëtes se trompoient, & si l'ame d'un Grand n'étoit pas plus noble que celle d'un Petit, & que la grandeur ne fut elle-même qu'un des songes de la vie, en ce cas-là le moindre goujat qui iroit en cheminant à pied rejoindre nos armées pour se mesurer courageusement contre

les Tartares, vaudroit autant que le Grand-Seigneur qui iroit en litière pour y faire étalage de son luxe ; mais voyons en effet si je ne me trompe pas moi-même, & si un noble à seize quartiers, & même à trente-six karats, peut rêver bourgeoisement comme un autre homme. Il eut bientôt satisfait sa curiosité, car il vit le Prince Croquet dans des syncopes de cochemar à qui des valets donnoient des croquignoles, des filles des camouflets, & des Archers des coups de verges. Autant vaudroit-il perdre la vie, disoit notre Héros, que de voir ainsi sa noblesse baffouée; mais au reste, qui me répondra qu'elle soit plus respectée sur les sombres bords que dans l'empire

des ſonges ? En croirai-je là-deſſus Virgile même, qui a oublié d'y faire retrouver Madame *Créuſe*, malgré ſa qualité de Princeſſe Troyenne ? Il eut pouſſé ſes réflexions auſſi loin qu'un Romancier Anglois, ſi le Prince n'eut été réveillé par les remuantes agaceries de deux Courtiſannes lutines. Elles s'aſſirent à ſes côtés, continuerent à éguillonner ſon amour, vantèrent ſon goût, ſon opulence, ſa généroſité, & finirent par lui demander chacune une des bagues qui brilloient à ſes doigts. Ho! volontiers, leur dit-il en les leur préſentant avec un ſourire affecté qui ſignifioit le contraire. Mais nous vous en privons, reprit l'une d'elles. — Cela m'em-

barraſſe moins que mon Jouaillier, je vous jure. Saiſiſſons cet acte de généroſité pour finir noblement ce Chapitre.

CHAPITRE XXIII.

Il ne faut pas reſter ſur la bonne bouche.

BIENTÔT après il ſurvint nombre d'autres perſonnes, on ſonna le dîné, & l'on fut ſe mettre à table. Nous y ſuivrons Fo-ka pour connoître les convives. Il y avoit de ces Poëtriaux qui farciſſoient au tems jadis le Mercure-Galant de leurs Vers anodins; des maquignons de chevaux; des courtiers d'amour; des faiſeurs d'affaires & des prêteurs ſur gages. Les premiers vantoient l'ancienne maiſon du Prince & les rares vertus des filles, les autres faiſoient des nou-

velles & des calambours. Au deſſert on fit jaillir & ruiſſeler le champagne, & l'on n'entendit bientôt plus dans ce galant bacchanal que le *clok* des bouchons & les éclats des bouteilles & des ris. Cependant on fit ſilence pour boire à pleins verres le *herſch-waſſer* & l'eau-de-vie d'Andaille, ſeules liqueurs à la mode alors chez les délicats Clincannois. On ſe leva de table, les deux femmes en robe à la Polonnoiſe, ſans ſcrupuleuſe ni ſans ſcrupule, empoignèrent les épaules du Prince, s'appuyèrent fortement deſſus & ſe firent traîner hors de la ſalle en le tutoyant, & en diſant de gros jurons & de groſſes ſottiſes, à quoi ce Prince diſoit en riant & en pinçant les lè-

vres : *Admirable ! divin ! délicieux !* On fut d'abord faire une pause dans un boudoir, ensuite une partie de billard, où les Dames montrèrent leur habileté à jouer de queue. L'Auteur dit, & je rapporte fidèlement son expression, que quoique ces *filles* pussent se regarder comme un peu *princisées*, elles se ressouvinrent qu'elles devoient se confondre dans les chœurs de l'Opera pour y essuyer noblement les sifflets du Public à qui elles vouoient leurs services. Mon Prince, je veux que tu y viennes avec moi, je te donne une place dans ma voiture ; je t'admets à ma toilette dans ma loge, dit la plus petite, qui étoit ou plus cavalière ou plus *Princesse* que l'autre. Mais

cela eſt d'une folie qui ne reſſemble à rien ; reprend le Prince ; ton Opera eſt aujourd'hui en bonnet de nuit ; on n'y donne que du *Rameau* ; il faut donc y bâiller ? Bâille-t-on à côté de moi, dit-elle en galantiſant S. A. d'un petit ſoufflet. — Mais que ferons-nous après ? — Ce que nous ferons ? Voilà qui eſt *ſucculent !* Eſt-ce qu'on ne trouve pas toujours à faire avec des femmes d'Opera ? — Vous êtes les deux plus *divines Carognes* que je connoiſſe ; on ne peut rien vous refuſer. — Et vous, vous êtes *le roué le plus délicieux* & le plus néceſſaire. En diſant cela on remet *la reſpectueuſe* devant une glace, & on rabaiſſe le corſet devant le Prince, on appelle les gens,

on monte dans les voitures ; les femmes donnent un coup de tête aux Poëtes, le Prince ſerre la main aux gens d'affaires, & l'on part.

Tandis que les chevaux alloient ventre à terre, que le cocher, tout en criant garre, donnoit des coups de fouet pour effrayer & écarter les honnêtes piétons, la petite, aſſiſe ſur les genoux du Prince qui lui faiſoit les plus jolies niches, y répondait par les plus grandes folies.

CHAPITRE XXIV.

L'Opéra ou autres choses.

LEs Clincannois avec une langue peu chantante & de fausses idées sur la musique, n'ayant d'ailleurs pas beaucoup de Poëtes qui connussent la prosodie lyrique, & bien moins de Musiciens qui connussent la Musique sentie, étoient fous de l'Opéra. Il étoit généralement surchargé de machines & dénué d'intérêt, mais on y voyoit de jolis minois, on y disoit de bonnes folies, on y faisoit d'agréables marchés, en un mot on y *tuoit le tems*, & tout cela a un certain mérite chez des Peuples

spirituels, mais légers, qui brillent en tout, mais qui ne s'arrêtent à rien.

Tandis que le Prince papillonnoit dans les couliſſes, l'ame de Fo-ka ſe détacha pour quelques inſtans de ſon individu, & voulut juger ſainement du mérite des Acteurs & des Actrices. Sans avoir lu aucun traité ſur leur talent, elle s'imagina tout bonnement que le véritable art étoit l'imitation de la Nature, & qu'avec l'idée du vrai on pouvoit juger du bon & du mauvais. D'après ces principes naturels, cette ame regretta de ne pouvoir, à l'aide d'un corps, lever les épaules en voyant des eſpèces d'automates organiſés mouvoir leurs bras comme des balanciers,

& qui au lieu d'exprimer avec chaleur les passions d'un rôle, répétoient froidement la musique d'une leçon.

Fo-ka fut tout aussi mécontent des chœurs, ils étoient composés d'un tas de gens étroitement ramassés qui interrompoient en *piaillant* à tue-tête une action à laquelle il n'avoit d'autre intérêt que de gagner un souper de mercénaires. D'autres interrompoient aussi gauchement cette action par des ballets toujours trop longs & jamais assez analogues, dans lesquels on découvroit souvent la lascivité des Danseuses; quelquefois la force des Danseurs, & rarement le génie du Compositeur.

Les Clincannois tenoient ce

genre de ſpectacle d'un peuple voiſin, dont la Langue étoit mille fois plus muſicale que la leur, & ils les imitoient par air, ſans penſer à les approcher par art.

Ces mêmes Voiſins n'y admettoient des danſes que comme des intermèdes détachés du ſujet, & propres à amuſer pendant les entr'actes; les Clincannois adoptoient à leurs ſcènes lyriques des ballets diſcordans avec ſon action, & préjudiciables à ſon intérêt. Les Grecs, ces peuples de la Poëſie, ayant introduit les chœurs dans leurs Pièces de Théâtre pour plaire à des Peuples républicains, jàloux de ſe mêler des affaires du gouvernement, les Auteurs Clincannois, ſerviles imitateurs, avoient

introduit ces mêmes chœurs dans une Monarchie où l'affaire d'Etat ne semble point la cause publique. Les fêtes religieuses ayant donné naissance aux Spectacles des Grecs, ils devoient naturellement ne rouler que sur la mythologie, & quoiqu'ils ne fussent plus qu'un objet d'amusement chez les Clincannois, leurs Auteurs vouloient encore qu'ils s'intéressassent aux métamorphoses scandaleuses d'un Jupiter, & qu'ils s'amusassent des danses ridicules des démons & des ombres, &c. On leur auroit plutôt coupé les oreilles & le nez que de leur faire goûter du plaisir & trouver de l'intérêt à voir la représentation d'une histoire nationale, ou un tableau des mœurs, dans

dans

lesquels, à l'aide de la Musique, on leur peignit ou les grandes actions ou les grandes passions de leurs semblables. Fo-ka vit cependant ce jour-là que le vrai est toujours bon, aux applaudissemens que les spectateurs donnèrent à la petite pièce dans laquelle d'innocens villageois qui consultoient un *Devin* sur leurs tendres amours intéressoient par la naïveté de leur dialogue, & le naturel de leur chant.

CHAPITRE XXV.

Il étoit tems.

LE Prince avoit papillonné dans les loges, perſiffié dans les couliſſes & pirouetté dans les foyers, quand il s'apperçut qu'on baiſſoit les rampes, & qu'il étoit tems de ſe retirer. Fo-ka eut celui de le rejoindre pendant les complimens qu'il reçut ſur le balcon, & les courbettes qu'on lui fit ſous le veſtibule. Ils s'attendoient tous deux à aller chez la petite Danſeuſe qui avoit promis à ſouper, mais elle donnoit la main, ou plutôt elle entraînoit par le bras un autre Seigneur étranger, très-remarquable par la richeſſe

de ſes vêtemens. Cet inſtant donna un peu d'humeur au Prince, & cauſa beaucoup de ſurpriſe à Foka, car dans le court eſpace de tems que le premier mit à bouder cette fille, le dernier vit paſſer Zizie; il fut tenté de la ſuivre, mais la foule étoit ſi grande qu'il craignit & de ne pouvoir la trouver & de ne pouvoir rejoindre le Prince.

Il ſe détermina donc à le ſuivre chez lui; il le voit demander d'un air bruſque un ſouper qu'on lui ſert d'un air inſolent; il mange ſans appétit, boit ſans ſoif, baiſſe les paupières, renvoie ſes gens & relève les yeux humides de pleurs.

D'où peut venir ce chagrin, diſoit Fo-ka, il l'auroit lu dans

l'ame de ſon hôte, ſi l'eſpèce d'inertie dans laquelle elle étoit, ne l'eut rendu impénétrable. Il cherchoit encore la cauſe de l'abattement du Prince, quand il lui vit remettre une lettre de femme qu'il décacheta promptement. Dieu ! quelle fut la ſurpriſe & la rage de Fo-ka lorſqu'il reconnut l'écriture de Zizie, & qu'il vit qu'elle s'engageoit à venir ce jour même paſſer la nuit avec ce Seigneur, qui lui répondit :

« Je ſuis excédé de vapeurs, » ſtupéfié d'inquiétude, annihilé » d'ennui, mais ennui, inquié» tude & vapeurs, tout diſparoî» tra devant toi ; & je ne connoî» trai que le plaiſir & l'amour dans » tes bras. L'idée ſeule de la belle

» Zizie ſoutient l'exiſtence du » Prince Croquet. »

Il faudroit des plumes taillées à l'Angloiſe, ou même à la Grecque, pour rendre le ſombre & déſeſpéré ſoliloque du jaloux Fo-ka dans cette circonſtance. Attendre Zizie pour l'accabler de reproche, la poignarder & la pleurer après, eut été un bel incident romaneſque qui auroit intéreſſé & attendri toutes les jolies femmes du Palais-Royal; mais comment injurier ſans bouche? poignarder ſans bras? & pleurer ſans yeux? Il vaut donc mieux ſuivre ma narration en hiſtorien fidèle, & abandonner le tableau de cette ſituation à l'imagination réminiſcente des maris & des entreteneurs du tems.

On frappe doucement à une porte dérobée de la petite maison du Prince, ſes oreilles ſont aux aguets; ſon cœur lui dit que c'eſt Zizie; Fo-ka a la même idée; ils volent tous deux au devant d'elle; la même paſſion les anime, mais différens motifs les tranſportent; ils traverſent l'appartement, ils arrivent dans un veſtibule, où une foule de gens, munis de flambeaux & de piques, attendent le Prince, l'arrêtent & le repouſſent bruſquement chez lui. Un homme, dans l'acoûtrement d'un magicien & dans un ſtyle de démoniaque, lui fit ſubir l'interrogatoire le plus ſtricte: à quoi il répond de la manière la plus humble. Enfin ce Prince qu'on avoit tant *monſei-*

gnorisé, *altessisé* & *excellentisé*, avoue qu'il n'eſt rien autre qu'un eſclave impudent qui avoit ébloui toute la Ville & dupé tous les Citadins..... Quel horreur! s'écrie une Petite-Maitreſſe en fermant le Livre, Fo-ka en quittant la maiſon, & l'Auteur en finiſſant le Chapitre.

CHAPITRE XXVI.

Les Foux ſinguliers.

FO-KA ſuivoit notre aventurier au triſte château que lui avoient mérité ſes gentilleſſes, mais voyant qu'il n'y avoit pour tout logement que l'un des plus petits & des plus meſquins boudoirs; il s'évada facilement par la lucarne, tandis que S. A. entroit avec peine par un guichet.

Je l'ai déjà dit, tout étoit objet d'attention pour une ame errante. L'agitation continuelle, les contorſions ſingulières du nombre de gens qu'elle vit dans une vaſte enceinte, la décidèrent à s'incor-

porer

porer rapidement dans quelques-uns de ces individus, pour connaître les causes de leur bisarrerie. Le premier auquel elle s'attacha étoit un prétendu Poëte qui croyant surpasser tous les tragiques nés & à naître, avoit mis vingt ans à composer froidement une Tragédie que le Public avoit sifflé chaudement en trois heures. Ce qu'il avoit de singulier, c'est qu'en disertant avec bon sens de son art, il l'exerçoit avec extravagance; & qu'il réunissoit l'orgueil le plus vain à la misère la plus honteuse. Il élevoit son esprit jusque dans les nues, & rouloit son corps dans la fange.

Fo-ka passa à un autre être aussi curieux & non moins bisarre; c'é-

toit un ignorant qui vouloit tout ſavoir. Il critiquoit tous les Auteurs, & n'en connoiſſoit aucun ouvrage. Au reſte, il avoit lu *les Trois Siécles*, jugeoit d'après les Journaliſtes, ſe donnoit pour connoiſſeur & paſſoit pour homme d'eſprit.

Notre Héros alla viſiter un homme dont la folie de l'eſprit contraſtoit avec la gravité de l'âge; il ſacrifioit ſa ſanté, ſa fortune, ſon repos à une courtiſanne ſtupide qui les attiroit à plaiſir. Il la ſuivoit par-tout, elle le fuyoit ſans ceſſe. Il pleuroit de ſes rigueurs, elle rioit de ſon amour; il la préféroit à cent Beautés; elle le ſacrifioit à mille freluquets, &c.

Plus loin Fo-ka vit des vieil-

lards, qui le dos courbés & le front dégoûtant de sueur, ramassoient de la poussière d'or qu'ils amonceloient avec grand soin, & tout auprès d'eux étoient de jeunes garçons avec de petites filles qui prenoient cette poussière à poignées, la jettoient en l'air & soufloient dessus pour en mieux dissiper toutes les parcelles. En voyant ainsi cette poussière évaporée, les vieillards pleuroient à chaudes larmes, & les jeunes gens rioient à gorge déployée.

L'odeur de l'ambre, de la poudre à la maréchale & de l'essence de citron attira Fo-ka vers un fat qui se faisoit un jeu de déchirer ses semblables & de *mistifier* le Public dans des écrits qui pétilloient

d'eſprit ſans avoir le ſens commun, qui faiſoient bâiller les Savans, & pâmer les caillettes. Ce Petit-maître littéraire avoit des airs & un ſtyle maniéré, coquetoit les femmes, cotoyoit les Grands, affichoient l'impudence & ſe rendoit célèbre en ſe montrant ridicule.

CHAPITRE XXVII.

Les hommes enfans.

LA ſingularité des perſonnages d'un autre quartier de cette enceinte y attira l'ame de Fo-ka ; elle y vit des hommes & des femmes qui étoient en bourrelets & à la bavette. Il y avoit des premiers qui (les lunettes ſur le nez , & de compagnie avec des enfans qui battoient de l'eau de ſavon pour en faire des amuſettes.) ſouffloient ſous des creuſets pour y opérer le grand œuvre, & tandis que les enfans voyoient briller & crever à l'inſtant les légers globules qu'avoient produit leurs jeux

innocens, les vieillards voyoient évaporer & diſſiper en fumée le réſultât de leur travail enfantin.

Il en vit d'autres qui tout tremblottant qu'ils étoient, diſputoient à certains enfans le talent de faire des châteaux de cartes en faiſant des châteaux en Eſpagne. Les poupons diſoient en ſautant de joie, en ajoutant cartes ſur cartes: Ha! que mon château ſera beau! & les vieillards s'écrioient en éclatant de rire à meſure qu'ils ſpéculoient, ho! que je ſerai riche! Un ſouffle faiſoit écrouler les premiers édifices; une toux enlevoit les derniers architectes.

Il y avoit encore d'autres vieux enfans qui jouoient avec des petites poupées animées, qui ſau-

toient, rioient, les chatouilloient, & les égratignoient pour les amuſer.

De même que les jeunes enfans s'occupent des ajuſtemens de leurs poupées, ces vieux enfans ſe plaiſoient à parer les leurs. Ils jouoient avec elles au pied de bœuf, & ils étoient toujours les premiers pris, ils jouoient auſſi à Colin-Maillard, & ils avoient toujours le bandeau ſur les yeux, & donnoient ſans ceſſe dans le pot-au-noir.

De l'autre côté étoient de grandes femmes & de petites filles-enfans, qui ſe défioient les unes & les autres par les petits jeux, les petits contes, les petits mots, les petits airs enfantins.

Les petites filles ornoient leur mémoire de fables, les mamans

occupoient leur imagination de contes. Tandis que celles-là jouoient à la dame & au tonton, celles-ci jouoient à la Ducheſſe & aux cartes. Les petites étudioient la Géographie, l'Hiſtoire; les grandes apprenoient la Muſique, la Danſe. Les unes avoient peur du loup-garou, les autres croyoient aux eſprits malins; enfin les premières avoient des humeurs, boudoient leurs Maîtres, battoient leurs Bonnes, & les dernières avoient des vapeurs, querelloient leurs gens, égratignoient leurs maris, & les unes & les autres caquetoient, rioient, ſautilloient par accès.

CHAPITRE XXVIII.

Rencontre intéreſſante.

C'Est la folie des Sages de ſe moquer de l'extravagance des foux; quantité des premiers accouroient dans cette enceinte délirer avec les derniers. Dans le nombre de ceux qui y ſurvenoient, Fo-ka fut tranſporté d'y reconnoître Zizie; ſa joie eut été complette s'il ne l'eut pas vue donner la main à un jeune homme avec lequel elle paroiſſoit *tout au mieux*; le démon de la Jalouſie poſſédant notre amé errante, elle ne fit qu'un ſot (dit l'Auteur) pour s'incorporer en cette *fille*. Mais quoique leurs deux ſubſtances ſpirituelles ſe réuniſſent, le voi-

ſinage les fit ſouffrir par la différence de leurs caractères. Autant l'une étoit jalouſe, autant l'autre étoit coquette. Zizie, tout en marquant une grande intimité au jeune homme qui lui donnoit le bras, tout en lui ſerrant la main, attaquoit des yeux tous ceux qui l'entouroient. Après avoir inſulté à la folie des gens qu'elle voyoit, ſans ſe douter de la ſienne, elle ſortit avec ſon jeune homme & Fo-ka. Ils furent à une petite maiſon, car c'étoit en ce tems-là les demeures de toutes les jolies folles. Dans cette petite maiſon il y avoit un petit boudoir & un grand canapé où Zizie, ſuivant la coutume, traitoit de toutes ſes affaires.

Je t'aime à la rage, dit-elle au

jeune homme en l'embraſſant, mais tu es un perfide ; je ne doute pas que tu ne me faſſes des infidélités avec *Floé*, *Clorinde* & *Zamaïde*. — Voilà comme vous me chicannez toujours ; comme vous m'excédez ſans ceſſe ; voilà comme vos humeurs effacent vos charmes, & comme votre jalouſie rend votre amour inſupportable. — Mais, *Chan-ki-ou*, comme vous me parlez, comme vous vous prévalez de ma foibleſſe ! — Bas, bas, votre foibleſſe..... C'eſt chez vous habitude, maladie ; & après tout, vous ne faites rien de plus pour moi que ce que vous avez fait pour Fo-ka. — Quoi ! vous pouſſez l'injuſtice, l'ingratitude même juſqu'à me reprocher Fo-ka, juſqu'à le comparer à vous,

tandis que vous ſavez que je n'ai jamais rien fait pour lui, que je ne lui ai jamais rien donné, & que je vous comble de careſſes & de préſens ; je dis plus, vous n'ignorez pas que je le déteſtois & que je vous adore.

Si jamais une ame fut en peine ce fut celle de notre Héros, voir qu'on nous préfère un ingrat, qu'on s'en fait un mérite, voilà de ces ſituations violentes que n'ont encore pu peindre nos Dramatiques les plus recherchés.

Eſt-ce là tout ce que vit le déſeſpéré Fo-ka ? dira-t-on ? Je réponds à cela, en reprenant le fil de ma narration : le rigoureux Chanki-ou s'étoit levé & ſe promenoit à grands pas comme un homme ennuyé, quand Zizie lui dit : Mais

venez donc vous asseoir ; est-ce ainsi qu'on parle à une femme qu'on aime ? — Non, Zizie, je veux m'en aller, les pertes du jeu me font tourner la tête, mon cœur même déraisonne. — Quoi ! ce n'est que cela ! Mais tu sais que nous avons de l'argent, puisque le Prince me paya hier mon mois. — Mais, Zizie, dit notre cruel en se radoucissant, ce mois peut-il suffire à la dépense de ta table, & payer ce joli équipage que tu m'as forcé d'accepter ? — Hé ! mon ami, n'avons-nous pas encore cette rivière de diamans que me donna ton Etranger l'autre jour ! — Ha ! oui.... Mais, ma fille, cela va te dénuer. — Hé bien, mon cœur, nous avons des ressources, va, va,

deux gens comme nous ne peuvent pas périr; ton jeu & le mien ne nous laiſſeront rien à deſirer. — En ce cas, ma petite Zizie, donne-moi tout cela de peur qu'il ne te vienne quelqu'un. Il dit, elle donne, & il emporte. Cela fait, nos amans contens l'un de l'autre, les bras mutuellement enlacés ſur leurs épaules, vont en ſe donnant mille baiſers ſe précipiter ſur le canapé, où Fo-ka eut vu bien d'autres choſes ſi l'amour n'eut tiré les rideaux & ſoufflé les bougies.

Fin de la Première Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. *Introduction métaphysique du goût des Dames.* page 7.
CHAP. II. *Bon sens ne peut mentir.* 12.
CHAP. III. *Epreuve naturelle.* 14.
CHAP. IV. *L'amour est un bon Maître.* 17.
CHAP. V. *Où l'intérêt commence.* 21.
CHAP. VI. *Début dans le monde.* 23.
CHAP. VII. *Encore une choc & plus.* 26.
CHAP. VIII. *On ne pense pas à tout.* 31.
CHAP. IX. *Aux grands maux les grands remèdes.* 34.
CHAP. X. *Choses merveilleuses.* 37.
CHAP. XI. *Que devint-il ?* 44.
CHAP. XII. *Ambigu-comique.* 49.
CHAP. XIII. *Mauvais gîte.* 54.
CHAP. XIV. *On ne le croira pas.* 58.

CHAP. XV. *Choſes bonnes à ſavoir.* 61.
CHAP. XVI. *Folies du jour.* 65.
CHAP. XVII. *Suite néceſſaire.* 69
CHAP. XVIII. *Champs Elyſiens.* 74.
CHAP. XIX. *Beau caractère.* 80.
CHAP. XX. *Contraſte.* 85.
CHAP. XXI. *L'Opérateur.* 91
CHAP. XXII. *Le Prince Croquet.* 97
CHAP. XXIII. *Il ne faut pas reſter ſur la bonne bouche.* 103.
CHAP. XXIV. *L'Opera ou autres choſes.* 108.
CHAP. XXV. *Il étoit tems.* 114.
CHAP. XXVI. *Les Foux ſinguliers.* 120.
CHAP. XXVII. *Les hommes enfans.* 125.
CHAP. XXVIII. *Rencontre intéreſſante.* 129

Fin de la Table des Chapitres de la première Partie.

FO-KA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES

CONTE CHINOIS.

Dérobé à M. DE V***.

SECONDE PARTIE.

A PÉKIN,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

FO-KA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

CONTE CHINOIS.

CHAPITRE XXIX.

Comment sortir de là?

N'EN déplaise à nos Grammairiens exacts, Fo-ka ne se convainquit que trop que l'ame de Zizie étoit à la fois *active & passive*, car l'amour n'avoit intercepté toute lumière en ce lieu que pour

le faire retentir de cent soupirs *défaillans*, & de mille exclamations *laborieuses* qui prouvoient ce contraste grammatical.

En vain voudrois-je donner une idée des plaisirs de Zizie & de la rage de Fo-ka; l'une étoit dans les bras de l'ami du cœur, l'autre étoit témoin de leurs transports; la dernière Figurante & le moindre Entreteneur rendroient mieux cette situation que l'Ecrivain le plus pittoresque. Heureusement pour moi & pour mon Héros, dit l'Auteur Chinois, l'heure nocturne à laquelle le Prince pouvoit venir, fit esquiver son infatigable rival. Le lendemain au petit jour des Elégantes, c'est-à-dire sur les dix heures, vint

un Seigneur étranger & *enchenillé* ; qui avoit, ou pour mieux dire qui contrefaiſoit les manières aiſées des Clincannois. Quant à leurs mœurs, il les avoit adoptées plus facilement, grace aux leçons qu'en donnoient, ou plutôt qu'en vendoient, les filles d'Opera.

Il étoit d'un pays ſitué au Nord de la Chine, entre la Tartarie & la Ruſſie Aſiatique, & ſa manière de parler le Clincannois répondoit aſſez au jargon que je lui donne en François. Sais-tu quoi, Min-chats, moi t'aime à la rage, moi vois dans tes cholis yeux ce petit l'amour qui fait tourner mon tête. Ché voudrois bien..... Ha, ha, ha, mon Prince, vous n'éorchez pas mal le Clincannois.

..... Et che jatouillerois encore mieux la Clinquenoiſe ; en diſant cela il lui jettoit deux grands bras au cou, & la lutinoit pèſamment en Ruſſe clincanniſé. — Finiſſez donc, Monſeigneur, vous joignez la violence à la ſéduction, cela n'eſt pas bien. — Ché fous jéduis donc, Mameſelle ? Ché donc un peu de ces cholies manières Clinquenoiſes ? Ché puis donc plaire par mon façon comme par ma minois ? — Si vous le pouvez ! je vous en réponds ; vous êtes auſſi *ſvelte*, auſſi *ſémillant* que nos plus jolis galantins ; je vous dirai même que je me ſens un caprice..... Ha ! chen ſuis enjanté, ma petite ange, mais on m'a pourtant dit

qué fous ternez à fotre endredeneur.....Ha! V. A. me permettra de lui repréſenter que ce mot eſt trop dur; il faut dire votre *Monſieur*. — Mais moi ſais encore que ce fotre Monſieur eſt radoublé dans fotre cœur, par un chertain bas-Officier. — Bas, fi donc, tient-on à des gens qui n'ont que la cape & l'épée? On s'en amuſe. — On m'a parlé auſſi d'un certain Fo-ka, qui fous amouſſa chadis..... — Moi! moi! Monſeigneur, c'eſt calomnie, c'étoit un malheureux que je mépriſois. Encore une criſe, encore une angoiſſe pour notre ame en peine! je ſuis sûr qu'il n'y a point de chaſte nymphe de l'Opera qui n'en ſoupire, & qui ne ſe dégoûte d'un Chapitre où

il y a tant de perfidies inouies, c'eſt ce qui m'engage à le finir en admirant leur délicateſſe & leur candeur.

CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

Les Maîtres à la mode.

LE Prince auroit ſatisfait le caprice de Zizie en le payant de cinq à ſix cens pagodes, ſuivant l'uſage; on n'étoit même plus en diſpute que ſur cette différence de prix, quand on fut contraint de remettre la concluſion de ce marché par l'arrivée d'un Muſicien à la mode, qu'il eſt bon de faire connoître à nos jolies Lectrices.

C'étoit un Maître de goût du chant, qui ſubſtituoit le perſifflage du tems & une figure poupine à la prononciation proſodique & au charme de la voix qu'on auroit dû

attendre de lui. Il fit répéter à Zizie la fameuse Ariette, *jambe par-ci, jambe par-là*, & la spiritualité de ce refrain amena des agaceries de la part du Maître, & des mignardises de la part de l'Ecoliere, peu propres à amuser un tiers comme Fo-ka. Par une fatalité qui n'appartenoit qu'à lui, la volage Zizie étoit ce jour-là la plus prodigue distributrice de protestations amoureuses; elle ne les épargna pas à notre enfant de Gé-ré-sol, & le prenant pour l'enfant de Cythère, elle le serroit dans ses bras, & cueilloit la plus sensible expression, le vrai goût, sur ses lèvres. Oui, lui disoit-elle, je puis te le jurer, je n'ai jamais aimé; je n'ai pas même conçu ce que ce pou-

voit être que ce ſentiment dont étoit tant affecté le pauvre Chinois qui s'aviſa de ſoupirer le premier pour moi ; mais je ſens avec toi un certain je ne ſais quoi qui me fait croire qu'il y a du plaiſir à aimer, à ſe le dire, à ſe le prouver, ajoutoit-elle avec un tranſport qui amenoit & ſa bouche & la preuve ; puis elle s'écrioit dans certains raviſſemens qu'on ſent ſi bien & qu'on exprime ſi mal, ha! que le Prince, que Chan-ki-ou & Fo-ka ſont dupes!

— Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Fo-ka ? Je ne le vois pas ſur ta liſte. — Ho, ce n'eſt rien, moins que rien ; c'étoit un pauvre diable qui n'avoit que de l'eſprit & des

études, en un mot de ces espèces de Lettrés dont une jolie femme persiffle la misère, le savoir & la passion.

Un Maître de Danse, & un bon, car il étoit de l'Opera, fit fuir celui-ci. Il fit danser une Allemande à Zizie, lui montra supérieurement les passes & les attitudes les plus voluptueuses. Les Danseurs sont naturellement lestes, celui-ci en donna des preuves à son Ecoliere, qui les reçut & y répondit de très-bonne grace. Il tira toutes ses montres, son jabot, sa révérence, & laissa Zizie dans la contemplation de son mérite.

Voilà les gens qu'il me faut, dit-elle quand elle fut seule, en

racommodant ſa dormeuſe, qui avoit beaucoup fatigué ce jour-là, & non pas ce langoureux & mauſſade Fo-ka.

CHAPITRE XXXI.

Le Maître le plus néceſſaire.

LEs Clincannois ont la manie de vouloir raiſonner de tout ſans rien ſavoir, & le malheur de déraiſonner, ſur-tout par ce défaut de ſavoir; ils s'imaginent particulièrement qu'ils ſavent leur Langue, parce qu'ils la parlent d'habitude, & la ſavent d'autant moins qu'ils en abuſent beaucoup.

Les femmes de ce pays, même les plus élégantes, ſont celles qui s'arrogent plus hardiment le droit de déraiſonner, & de jargonner à la Clincannoiſe; ce fut auſſi pour cela qu'un Lettré aſſez inſtruit

imagina le premier d'enſeigner à quiconque en auroit beſoin, c'eſt-à-dire au plus grand nombre, par une méthode aiſée & lumineuſe, l'art de parler, de raiſonner & d'écrire purement ſur toutes les matières, dont on argotoit en pédant dans les Colléges, & dont on balbutioit en ignorant dans les ſociétés. Comme il rapportoit les principes de tous ces arts à la belle imitation de la nature, qu'il inſtruiſoit d'ailleurs en homme de goût, au lieu de dogmatiſer en ſavantaſte, il eut beaucoup d'ennemis, d'envieux & de jaloux; on ne vit plus dans toute la ville que des placards d'Etrangers qui ſe donnoient pour enſeigner, à l'envi de ce puriſte, la prononciation &

la délicateſſe de la Langue ; des Maîtres d'écoles qui ouvroient des cours d'Hiſtoire, de Littérature, &c. & cet homme utile fût paſſé dans l'oubli ſi de vrais Lettrés n'euſſent vanté ſon ſavoir, & ſi des femmes de diſtinction n'euſſent fait honneur à ſes Leçons. * Ce

* C'eſt rendre hommage à la vérité que d'appliquer à M. de Villencour, ci-devant Profeſſeur de Langue Françoiſe à la Cour de Bavière, & le premier qui l'ait enſeigné à Paris aux Nationaux, ce qui eſt dit ici de ce Maître Chinois. Le nôtre, inſtruit d'une manière courte, agréable & facile, par le Cours complet d'Elocution & d'Ortographe Françoiſe qu'il tient rue Bourbon-Château, Hôtel de Suède, près de l'Abbaye Saint-Germain, dont il communique les cahiers dans les Leçons qu'il donne en ville. Les Gazettes, ainſi que l'Avant-Coureur de 1772 & 1773, comme preſque tous les Journaux de 1775, ſe ſont fait un plaiſir de vanter

fut cette réputation qui engagea Zizie à le prendre pour maître, & qui l'amena à son tour pour remplir ses fonctions. A la gaîté qu'il annonçoit, Fo-ka trembla de peur d'avoir encore quelques engoisses à éprouver par rapport à lui, mais il fut rassuré quand il vit qu'il n'enseignoit rien autre à Zizie que l'orthographe & la valeur des termes de sa propre Langue, qu'elle connoissoit aussi peu, suivant l'usage des jolies femmes, que l'E-

---

aux gens sans études & aux Dames d'une part, aux Provinciaux & aux Etrangers même de l'autre, le talent d'enseigner & le vrai savoir de ce Professeur utile, de même que ses découvertes sur l'articulation, son Art de lire & son Traité du Style Epistolaire, &c, &c. Voyez sur-tout à ce sujet le second volume du Journal Encyclopédique du mois de Novembre 1775.

tranger dont elle s'étoit moquée.

Fo-ka fut sur-tout très-content du mot *Vertu*, dont ce Maître donna la définition. La vertu, dit-il, est une force de l'ame qui nous rend capable des plus belles actions ; on ne doit point abuser du mot, & il faut pratiquer la chose. Les épithètes qui lui conviennent le mieux chez nous, c'est la vertu respectable, suprême & divine, ou vertu indigente, abandonnée & fugitive. Zizie prévit la digression que pouvoit amener un tel mot, donna un cachet au Maître, & le congédia en rougissant. C'est ainsi que l'innocente vertu triomphe du vice effronté qui l'éconduit.

CHAPITRE XXXII.

Journée d'une Coquette.

DE toutes les affaires les plus importantes pour une femme à la mode, c'eſt ſans doute celle de ſa parure, & de tous les hommes le plus eſſentiel pour elle c'eſt auſſi le Coëffeur, ſur-tout quant il joint au talent d'embellir adroitement une tête, celui de courtiſer leſtement une Belle; & ſans contredit le Coëffeur de Zizie étoit le plus habile des ſix parties de l'Aſie, puiſqu'il étoit le plus fat des quatre parties du monde. Mais comme il ne doit point y avoir de talent qui ne ſoit journalier, & d'*Artiſte*

qui ne ſoit lunatique, *Farfadet*, ainſi ſe nommoit ce coriphée des Coëffeurs, apporta ce jour-là chez Zize la *gaucherie & la mauſſaderie les plus décidées.*

On voulut le miſtifier pour éguillonner ſon adreſſe, cela ne prit pas; ce ne fut qu'en l'attendriſſant qu'on réveilla ſon zèle. Cet homme rare, cet homme cher, cet homme divin n'avoit appris à faire les beaux bras, à pantiner & à jargonner comme un freluquet de Cour, que pour ſatisfaire ſes caprices pour toutes les Coquettes, & pour devenir le galantin de toutes les petites-maîtreſſes. Vouloit-on être coëffé ſupérieurement, il falloit en paſſer par-là; Zizie avoit franchie le pas auſſi leſtement

qu'une autre, & cela l'amena aux petites privautés qui pouvoit réveiller le précieux talent de M. Farfadet. L'Auteur dit que cela réuſſit au point qu'il la coëffa comme un Dieu, après quoi il ſe ſauva comme un cerf, laiſſant une ample matière à réflexion à Zizie, à Fo-ka & au Lecteur.

Notre Coquette ſe dédommagea des complaiſances forcées qu'elle avoit eues pour ſon Coëffeur par les aigres tracaſſeries qu'elle fit à ſa femme-de-chambre. Enfin ſa toilette finie, elle fut préſider à une table délicieuſe par l'excellence des mets & le choix des convives.

De-là on paſſa l'après-dînée dans un magnifique ſallon, où Zi-

zie nonchalamment penchée sur une pile de carreaux, écoutoit en faisant du filet & en caressant ses chiens, la conversation qui fut aussi intéressante qu'elle pouvoit l'être, c'est-à-dire, qu'on disserta savamment sur le dernier Opera-bouffon, qu'on traita à fond de la préférence qu'on devoit donner aux coëffures à la *grecque* sur les bonnets à la *mont-au-ciel*.

On n'oublia pas non plus de vanter le goût délicat, l'heureuse imagination des savans magasiniers du très-galant & du petit Dunkerque.

L'importance de la conversation mena au souper, où la licence du lieu remit tous les convives à leur ton le plus naturel, c'est-à-dire,

qu'on débita toutes les poliſſonneries de la Langue Clincannoiſe ; pour n'en oublier aucune. Zizie ſe fit apporter ſon Chanſonnier ſottifier, autrement dit le Vocabulaire de l'Opera.

Au ton de grandeur que s'arrogeoient les filles entretenues de ce tems-là, il falloit joindre le jeu pour narguer entierement les femmes de qualité dont elles étoient les rivales, & elles n'y manquoient pas. Zizie étoit celle chez qui on faiſoit les plus groſſes parties ; il y eut après ſoupé un jeu d'enfer ; les Seigneurs les plus riches eurent l'honneur de ſacrifier les plus groſſes ſommes ſur les autels qu'on éleva à la Fortune ; mais ils ſavoient que ces ſacrifices tournoient au profit

des jolies Prêtreſſes qui ſervoient la Déeſſe avec autant d'adreſſe que de gaîté, & ils faiſoient ces offrandes ruineuſes avec plaiſir.

A l'aube du jour quelques baiſers libertins & certaines licences manuelles furent les ſeuls dédommagemens que prirent nos nobles Joueurs en ſe retirant.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

La Fille vertueuſe.

SI quelque choſe peut dilater le cœur, peut ravir l'ame, c'eſt le tableau d'une jeune perſonne dont les deſirs ſont purs, & dont les plaiſirs ſont innocens, & ce portrait devient d'autant plus intéreſſant, que l'air ſévère de la vertu eſt adouci par les traits ſéducteurs de la beauté. Fo-ka dût ce tendre, ce reſpectueux intérêt à la connoiſſance d'une fille dont le teint étoit compoſé des lis éclatans de la jeuneſſe, & du doux incarnat de la pudeur. Comme elle venoit à titre d'ouvriere contribuer à em-

bellir Zizie, cela lui valut l'honneur de ſon attention. Comment donc, lui dit-elle, vous n'êtes pas mal! que ne faites-vous valoir une figure auſſi drôlette. Pourquoi ne préférez-vous pas un certain rang dans le monde à une vie miſérable?

Parce que je priſe plus la vertu que l'opulence, & que j'aime mieux mériter l'eſtime que de rechercher la conſidération. — Tout cela eſt bon pour le diſcours, ma chère. — Et meilleur en pratique, Mademoiſelle. — Comme il vous plaira; au reſte, votre ouvrage eſt aſſez bien; nous n'avons plus rien à nous dire, adieu, mon cœur.

La vertu a des attraits pour toutes les ames, celle de Fo-ka voulut s'attacher à une fille eſtimable, elle

ſortit de chez Zizie avec la jeune perſonne, & la ſuivit dans le réduit qu'elle occupoit; réduit miſérable, mais qui plaiſoit par la propreté qu'elle y entretenoit, & par les vertus qu'elle y faiſoit regner. Cette aimable fille étoit tout à la fois chaſte, ſobre & laborieuſe, & tant de vertus réunies, en lui méritant l'eſtime d'un petit cercle, la réduiſoient à l'abandon du plus grand nombre. Elle ſoulageoit ſes beſoins preſſans par un travail obſtiné, & charmoit ſes ennuis continuels par des chants langoureux. Un jeune homme du voiſinage l'entendit & la vit; c'en étoit aſſez pour en devenir amoureux; il le lui dit dans les termes les plus vifs & les plus circonſpects, il le lui

prouva par les ſervices les plus importans & les plus généreux. L'Amour a deux carquois, celui du vice, dont les dards ſont les plus envenimés, & celui du ſentiment, dont les flêches ſont les plus acérées; ce fut avec ces derniers traits qu'il bleſſa la jeune *Sophie*, & ſon cœur fut d'autant plus vivement atteint, que c'étoit pour la premiere fois, & pour le plus aimable cavalier. Elle croit réſiſter à l'amant, elle eſt maitriſé par l'amour. Il veut entrer dans ſon ame, la vertu le repouſſe d'abord, mais elle fléchit enſuite ſous ſon pouvoir vainqueur, & les larmes qu'elle répand en lui cédant la place, ajoute au triomphe qu'il remporte. On ne franchit pas impunément les bor-

nes de la pudeur ; quand Sophie fut seule, elle se reprocha ce premier pas ; elle se regarda comme indigne de sa propre estime, elle craignit même de devenir l'objet du mépris public ; Fo-ka vit son ame dans cette courte situation, où une femme à l'instant d'une première faute, mérite tout à la fois l'estime & l'intérêt, l'attendrissement & la pitié, par les remords qui la déchirent, & par l'amour qui la dévore.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de l'autre.

SOPHIE revit son Amant, son trouble cessa, ses remords s'évanouirent; il avoit encore cet air empressé, sincère & tendre, qui caractérisent une passion naissante; il jura qu'il seroit toujours discret & fidèle; il prouva qu'il étoit encore amoureux & passionné, c'en fut assez pour l'en croire. Bientôt on ne sentit plus en sa présence, & même en son absence que les besoins du cœur, que l'appétit des sens; il avoit fallu entraîner Sophie pour lui faire faire le premier pas; elle l'avoit fait en tremblant,

mais il étoit franchi, & elle faiſoit tous les autres d'elle-même. Ce qui lui avoit paru jadis un crime irrémiſſible, ne lui ſembloit plus qu'une foibleſſe naturelle.

O filles pudiques! ô femmes vertueuſes! ô ſexe trop ſenſible! ne vous prévalez jamais de vos forces, & fuyez l'occaſion de les éprouver, c'eſt celle de les perdre. Un inſtant d'oubli peut vous coûter un ſiécle de remords. Mais reprenons l'exemple de Sophie, & voyons s'il eſt au moins des circonſtances où la poſſeſſion d'un Amant dédommage de la perte de l'honneur.

Depuis que l'amour s'étoit emparé du cœur de cette jeune per-

ſonne, elle n'étoit plus la même; elle avoit été déchirée de remords, elle étoit dévorée de deſirs. Depuis qu'elle ſe faiſoit une habitude d'aimer, elle ſe faiſoit auſſi une étude de plaire; elle paroit ſon ſein de fleurs, elle ornoit ſa tête de pompons. La coquetterie entra dans ſon ame avec l'amour; bientôt le travail de ſes mains ne ſuffit plus à la dépenſe de ſon luxe, elle exigea que ſon Amant y fournit: mais comme tout ſied à la jeuneſſe, & que plus elle a d'atours & plus elle s'embellit, plus Sophie en acquéroit, & plus elle vouloit les multiplier. Elle vit qu'ils lui attirèrent les regards & les ſoins de tous les jeunes gens, elle s'apperçut qu'elle ſurpaſſoit ſes compagnes, elle en fut

flatrée, & voulut même les effacer. Ce n'eſt plus une Amante ingénue qui n'a d'autres ſoins que de plaire à ſon Amant, qui ne connoît d'autres plaiſirs que de le voir, c'eſt une Coquette rafinée qui ſent des deſirs pour tous les jolis cavaliers, qui ſe fait une gloire de les enchaîner. L'Amant de ſon côté éprouve cet attiédiſſement qui ſuit un amour épuiſé par la ſatiété ſans être reſtaurée par l'eſtime. Les plus tendres ſentimens ſont éteints, les moindres attentions diſparoiſſent; on ſe boude par humeur, on ſe querelle ſans jalouſie, enfin on en vient à ſe trahir, à ſe quitter, à ſe narguer même; l'Amant auprès d'une jeune innocente, à qui il ne fait connoître les plaiſirs paſſagers

que pour lui préparer des peines continuelles ; & l'Amante dans les bras d'un rival, dont elle ne comble le bonheur que pour lui préparer des regrets. O Amour ! il n'eſt donc que trop vrai que tu corromps à la longue les cœurs dont tu fais d'abord les délices !

CHAPITRE XXXV.

Le Vieillard, ſcène tragique.

SOPHIE étoit enivrée de l'encens de ſes adorateurs; errante dans le tourbillon des plaiſirs, & perdue par les excès de la débauche, elle préféroit le luxe honteux de la coquetterie à l'honnête ſimplicité de la vertu. Elle ne ſe reſſouvenoit plus ni de ſon ancien état, ni de ſes anciens principes, quand on vint lui annoncer un inconnu qui la demandoit; les Etrangers ſont toujours admis chez les Coquettes; elle va à lui. C'étoit un vieillard intéreſſant par ſon air de candeur, & impoſant par ſon œil fier &

martial. Elle recule de surprise en le reconnoissant..... — Que ma présence ne vous effraye point, ma fille, je viens grossir le nombre de vos admirateurs, & vous féliciter sur l'espace immense que votre mérite vous a fait franchir. Je ne m'y attendois pas quand je vous ai élevée. — Quoi ! mon père, il se pourroit !..... Mais asseyez-vous. — J'en ai besoin, en effet. — Hé bien, à quoi puis-je vous être bonne? disposez de mon or, ne l'épargnez pas, il est à vous. — Malheureuse, tu es bien impudente d'offrir à ton pere le fruit honteux de tes débauches. — Qualifiez avec moins de dureté les égaremens d'une jeunesse imprudente. — Oserois-je encore donner au

vice le nom de foibleſſe ? L'oſerois-tu ? — Non, mon père..... — Ne m'appellez plus ainſi, fille débauchée, vos déportemens m'ont ravi un ſi beau titre..... Mais que puis-je faire, dit-elle tout en larmes, & en fondant aux pieds du vieillard, pour me laver de tant de crimes qui vous outragent ? — Te priver d'une exiſtence que tu étois indigne de tenir de moi, ou m'arracher une vie dont tu empoiſonnes les foibles reſtes. — Qui, moi, que je devinſſe parricide !.... — Vá, va, cruel enfant, tu ne ferois rien de plus que ce que tu fais depuis long-tems ; deshonorer une famille, c'eſt en poignarder le père !... — Daignez donc pardonner la faute en faveur du motif. Je man-

quois de tout..... — Mais n'es-tu pas encore indigente au milieu des richeſſes ? Tu manques du néceſſaire, puiſque tu es ſans honneur. — Encore un coup, preſſée par les beſoins comme je l'étois, que devois-je faire ?

Souffrir avec honneur ou mourir avec gloire.

Elle fait de nouveaux efforts pour le fléchir, mais il reprend : Puiſque tu ne peux te donner une mort généreuſe, je vais te dérober à une vie deshonorante. En diſant cela il tire un poignard qu'il avoit caché ſous ſes vêtemens ; d'un bras aſſuré il ſe diſpoſe à en percer ſa fille. Elle préſente le ſein au coup qu'il lui prépare, mais le cœur paternel du vieillard arrête

ſon bras aſſaſſin. Il friſſonne d'horreur, & la tendre nature combat la féroce vertu, cependant elle ne peut la vaincre, ſon bras reſte ſuſpendu, puis il s'écrie : Non, ce n'eſt pas toi, c'eſt moi-même que je veux punir de t'avoir donné le jour, & d'avoir voulu t'en priver. Alors il tourne l'arme meurtrière contre lui ; il eſt prêt à s'en percer, quand Sophie, tranſportée de fureur, s'élance ſur le glaive, en déſarme le vieillard avec violence, & termine cette ſcène d'horreur par ſe poignarder à coups redoublés. Son ſang jaillit à gros bouillons ; elle expire en implorant le Ciel & en regardant ſon père. Il veut la rappeller à la vie, mais ſes efforts ſont vains, & il meurt lui-

même en ſe déchirant le ſein de rage. C'eſt ainſi que les délices d'une vie débauchée n'ont jamais que des ſuites honteuſes ou une fin funeſte.

CHAPITRE XXXVI.

Spectacle Japonois.

L'AME de Fo-ka effrayée de cette triſte cataſtrophe, ſe ſauva de ce théâtre d'horreurs, & prit ſon eſſor vers l'Orient de la Chine. Elle traverſa comme un trait d'arbalête la mer du Sud, & fut droit ſe poſer dans la ville d'*Yedo* au Japon. Ce n'eſt pas ſimplement pour compter le nombre des édifices, pour parcourir les promenades, ni même pour courtiſer les Coquettes des villes qu'on doit voyager, mais c'eſt pour étudier les mœurs de chaque Peuple, la politique de chaque Cour; ce fut

pour cela que Fo-ka s'introduisit dans le palais de l'Empereur séculier du Japon, autrement dit du *Kubo ;* il y jugea de l'ascendant qu'ont des Peuples savans & désintéressés sur d'autres peuples stupides & avares, par les actes de lâcheté irréligieuse, de basse humiliation & de soumission rampante que certaine Nation Européenne venoit faire chez ces habitans de l'Asie, pour en rapporter des feuilles de thé avec des graines de riz & de perles. Il fut étonné de voir que ces hommes connus par-tout ailleurs pour des Négocians qui font la loi aux autres, fussent-là des enfans à qui on faisoit la part, & que des gens qui n'auroient pas daigné quitter leur pipe pour sa-

luer un Monarque d'Occident, ſe proſternaſſent aux pieds d'un Souverain Oriental ; ce qui l'amuſa ſurtout beaucoup, ce fut de voir ces hommes empêtés, ces lourds automates devenir les turlupins & les marionnettes de l'Empereur, à qui ils faiſoient des préſens pour obtenir la permiſſion de l'amuſer à titres de ſinges des Européens, en contrefaiſant leurs uſages.

La biſarrerie d'une de ces parades qu'ils firent, mérite qu'on la décrive, Le plus gros, le plus lourd & le plus épais de ces Négocians venoit d'aborder à *Nangazaki*, ſeul lieu où il leur ſoit permis de prendre terre. On lui avoit enlevé, ſuivant la coutume, toute ſa cargaiſon, & il prioit le Ciel d'en

voir revenir les échanges, & de pouvoir gagner au moins cinq cens & demi pour cent deſſus, quand on vint le chercher pour lui procurer l'honneur de baiſer le bout des pieds de Sa Majeſté Impériale, & qu'on le conduiſit lui & tous ſes paſſagers le long de belles allées de ſapin, mais pieds & mains liés pour aller faire rire le Kubo, ſes femmes & ſes pages. Après que ces Etrangers ſe furent proſternés ventre à terre devant le chef couronné d'or de l'Empereur, il leur fit dire par le Palfrenier du Valet-de-chambre de ſon porte-coton, qu'il leur permettoit d'oſer l'amuſer; on détendit quelques cloiſons mobiles du palais, on fit des couliſſes avec ces

paravans, & nos singes grossiers se mirent à représenter leurs farces.

Ils firent d'abord passer sur la scène les habitans d'une grande presqu'Isle de l'Europe, qui, avec l'air le plus affable, donnoient sourdement les coups de stylet les plus assurés. Ils firent connoître leur ambition par des trahisons avantageuses, leur gaîté par des chants bouffons, leur adresse par des subtilités de jeux, & enfin leur souplesse par des escamotages en tous genres.

Ensuite nos Voyageurs contrefirent d'autres graves Européens, qui, campés sous une jalousie, & la guitare à la main, occupoient leur paresse à chanter les appas invisibles d'une Dulcinée

prisonnière qui leur envoyoit de tristes soupirs, & à laquelle ils renvoyoient d'impuissans baisers. Ils n'oublièrent pas de mettre en opposition & la poltronnerie qu'on leur reproche, & la fanfaronnade qu'on leur reconnoît.

On vit encore paroître dans cette espèce d'optique certains Peuples du Nord dont on représentoit la bravoure féroce, la politesse grossière & la brutale galanterie. On les voyoit la tête couverte, les jambes bottées, le broc à la main, & la pipe à la bouche, pousser en soupirant auprès de leurs Belles des hoquets bachiques & des bouffées de fumée, à quoi celles-ci répondoient en souriant, *Ha! Jesus!*

On repréſenta la férocité populaire de certains autres Européens, par des combats à coups de tête ; leur inſolence naturelle, par leur mépris pour les Etrangers ; leur eſprit d'indépendance, par des inſultes faites à leur maître.

Cette ſcène finit par quelques Grands de ce pays, qui contrefaiſant peſamment les agréables, marchoient avec peine ſur la pointe du pied, tandis que leur populace leur jettoit des pierres à la tête, & les couvroient d'un déluge de boue.

Ces malins Farceurs repréſentèrent enfin certains autres Peuples d'Europe, avec des girouettes ſur la tête qui dirigeoient, en tournant ſans ceſſe, leurs goûts paſſagers & leurs modes éphémères. On

leur avoit donné des becs de perroquets avec lesquels ils caquetoient sur les Sciences ; des habits de papiers dorés avec lesquels ils affectoient l'air riche. On avoit ridiculisé leur vue basse, au point de les représenter toujours la lorgnette en main ; on avoit chargé la frivolité qu'on leur reproche, au point de leur faire troquer des terres seigneuriales, des charges importantes & le titre de sages, contre des oiseaux empaillés ; des femmes plâtrées, & la qualité de fous.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVII.

Ambition de Fo-ka.

FO-KA s'ennuyoit d'une vie errante & privée; la proximité du trône lui donna l'envie d'y monter; il se persuada qu'il seroit grand homme étant grand Empereur; il résolut de s'approprier cet honneur ens'id entifiant en celui qui en étoit revêtu, ce qu'il fit, mais ce Monarque, malgré une kirielle de titres orientaux, une douzaine d'Impératrices & un revenu de cinquante millions de sacs de riz, ne laissoit pas d'avoir une colique qui lui faisoit faire les cris & les grimaces les plus populaires, & comme

l'ame se ressent des peines du corps, celle de Fo-ka partagea sa douleur. Tous les Médecins de la Cour dirent beaucoup de grands mots, firent encore plus de petits remèdes sans soulager le Prince, mais le tems & la nature le guérirent radicalement, à la satisfaction de Fo-ka. Il scruta alors sans trouble les sentimens intérieurs du Monarque, qui encore malgré sa kirielle de titres orientaux, sa douzaine d'Impératrices & son revenu de cinquante millions de sacs de riz, avoit des inquiétudes, des chagrins & des passions. Il craignoit, quant au dehors, les attaques de certains insulaires puissans; il appréhendoit, quant au dedans, des trahisons de

la part de ſes Miniſtres, & par-deſſus tout cela il étoit dévoré d'amour pour la plus jolie de ſes femmes. Si l'on ne peut pas vivre heureux ſur le trône du Japon, ſi l'on ne peut s'aſſurer du cœur de Zizie, où donc chercher le bonheur, diſoit Fo-ka?

Il crut le trouver en voyant la foule de courtiſans qui s'empreſſoient de faire leur Cour au Kubo, & qui ſembloient rechercher ſes bonnes graces. Ha, bon, dit-il, les Souverains ont des amis; je me doutois bien que ce bonheur étoit réſervé à leur haut rang. Il voulut encore connoître à fond le cœur de ces hommes rares, & il eut occaſion d'y parvenir.

L'un d'eux demandoit un Gou-

vernement, il l'obtint de la libéralité du Maître, & ne l'exerça qu'en abusant d'une sévérité tyrannique.

Un autre n'usoit de son crédit que pour faire donner des places, des dignités & des pensions; l'Empereur, & par conséquent Fo-ka, se réjouissoit d'avoir un Ministre si désintéressé de sa bienfaisance. Cependant quelqu'un se plaignit d'avoir été rançonné par lui; l'accusation paroissoit inouie; on vérifia le fait, & on découvrit que lui, sa maîtresse, son Secrétaire, son Valet-de-chambre & son Suisse, vendoient les faveurs du Kubo.

Enfin il y en eut un dont Fo-ka fit beaucoup plus de cas que de ceux-ci, il ne demandoit rien au

Souverain, & lui vouoit ſes ſervices avec un zèle infatigable. L'Empereur, & encore une fois toujours Fo-ka, lui faiſoit part de toutes les affaires de l'Etat, de tous lés ſecrets du cabinet, & on apprit qu'il ſoulevoit les peuples au dedans, & trahiſſoit l'Etat au dehors.

La favorite du Monarque devoit au moins le dédommager des trahiſons de ſes courtiſans ; ce Prince galant pour toutes les femmes, étoit encore paſſionné pour celle-ci, & c'étoit autant de titres pour en être aimé. Cependant loin de s'en prévaloir, loin même de les connoître, il lui diſoit : L'éclat du trône ne m'éblouit point ; je céderois l'Empire Japonois pour ce-

lui de votre cœur. Je ne desire que deux choses au monde : le bonheur de mes Peuples & votre retour de tendresse, mais je ne me crois pas assez heureux pour jouir de l'une & de l'autre. La Favorite répondoit dans des termes à rassurer le Prince, mais d'un ton à le désespérer, & parce qu'elle étoit femme, & sans doute Asiatique, sa réponse fut au moins équivoque.

Comme ce qu'il y a de plus satisfaisant pour un Souverain, est de savoir si rien ne s'oppose au bonheur de ses Peuples ; s'il en est aimé, l'Empereur fut d'abord incognito vérifier le prix, le poids & les mesures des denrées les plus nécessaires à la vie, & fit punir sévèrement les Marchands qu'il

trouva en fraude. Enſuite il s'introduiſit, toujours travefti, dans différentes aſſemblées publiques, parla mal de lui-même, trouva beaucoup de contradicteurs, mais encore plus d'approbateurs; ainſi Fo-ka ſe convainquit par lui-même, que ni les couronnes d'or, ni l'amas des femmes, ni les monceaux de riz ne peuvent exempter des peines de la vie, ni combler les plaiſirs de l'ame.

CHAPITRE XXXVIII.

Epreuve intéreſſante.

ON eſt d'autant plus grand qu'on eſt moins jaloux de le paroître ; tel étoit le ſentiment du Souverain Aſiatique, il ſe perſuadoit que le monde n'étant qu'un théâtre, un Prince n'étoit auſſi qu'un perſonnage, dont l'homme étoit l'acteur, & qui avoit l'Univers entier pour ſpectateur & pour juge ; frappé de cette idée, & afin de ſe rendre plus habile acteur, il ſe décida à pouſſer plus loin ſes épreuves ; c'eſt pourquoi, ſous prétexte d'un petit pélerinage, il quitta la Cour, compoſée d'hommes polis, mais

mais faux pour aller à la campagne habitée par des hommes groſſiers, mais vrais. Dès la ſeconde journée, à l'aide d'un ſerviteur fidèle, il s'eſquiva nuitamment de ſa ſuite, & fut ſe retirer chez de pauvres payſans qui ne vivoient que de lait, de fruits & de racines, mais l'appétit aſſaiſonnoit leurs mets, & la ſatisfaction ſiégeoit à leur table.

Elle y embelliſſoit les rides de la vieilleſſe & le coloris de l'enfance en un vieillard & ſa fille, nommé *Ximo* & *Zeis*, qui ſe prouvoient ſucceſſivement leur amour paternel & filial par les regards les plus rians & les propos les plus tendres.

Jupiter ne fut pas mieux reçu

chez Philémon que l'Empereur chez ce Pâtre. Le Kubo se donna pour infortuné, il n'étoit pas chez des richards, & l'on s'empressa de lui rendre service ; mais il feignit de mal parler du Monarque ; il n'étoit point chez des courtisans, & on lui imposa silence.

On doit révérer comme trois choses sacrées, lui dit le vieillard, la Religion, le Gouvernement & les mœurs, & nous ne pouvons leur donner la moindre atteinte sans troubler l'harmonie générale d'où dépend la tranquilité particulière.

Mais qui pourra me consoler, reprit le faux mécontent, de la perte subite du crédit, des honneurs & des richesses. — Des ré-

flexions sur l'instabilité de la fortune, & la science de savoir s'en passer. Au reste, préférer la tranquilité à l'agitation, la réalité à l'apparence, restez parmi nous, l'inaction de l'esprit & l'activité du corps vous feront trouver le vrai bonheur.

Le Kubo, toujours persuadé que ce n'est qu'en se rapprochant d'abord des petits qu'on peut à juste titre briller ensuite parmi les Grands, accepta sa proposition. S'il n'eut eu qu'un champ à labourer, il eut été tranquille, mais il avoit encore un Empire à gouverner, & il étoit inquiet. De plus, à la grande ame d'un Souverain il joignoit le cœur foible d'un homme, & il étoit amou-

reux, car la petite campagnarde avoit ſubjugué le grand Empereur. Comment concilier l'ambition impériale avec l'amour champêtre ? C'eſt ce qu'il ne pouvoit faire en reſtant chez ces bonnes gens, il réſolut donc de s'en abſenter ſous quelque prétexte, & d'aller faire un tour à Yédo, pour voir ce qui s'y paſſoit. Zéis parut fâchée de l'entendre parler de ſéparation ; elle s'enquit avec intérêt du tems où il reviendroit, au lieu où il alloit, & du moyen d'avoir de ſes nouvelles. Il répondit à tout cela avec autant de ſatisfaction que d'adreſſe. Ximo lui dit : Vous avez affaire, je ne vous retiens pas, mais ma chaumière & mon cœur vous ſeront toujours

ouvert, quand il vous plaira de revenir. Croyez-moi, ne tardez pas à le faire; plutôt vous ſubſtituerez la ſimplicité aux grandeurs, & plutôt vous ſerez heureux.

CHAPITRE XXXIX.

Intrigues de Cour.

L'AUTEUR Oriental dit au commencement de ce Chapitre: Le Kubo en rentrant dans sa Cour éprouva que le manteau de la grandeur étoit le faix des chagrins. On croyoit l'Empereur dévoré par les quadrupèdes des forêts, l'Empire étoit déchiré par les reptiles de la Cour. On formoit des conspirations de toutes parts pour s'emparer du trône vacant; les trames de la trahison & les traits des factieux devoient devenir d'autant plus funestes que c'étoient les doigts délicats des femmes du

ſerrail, & les mains ſacrées des ſatellites du *Daïro* qui les préparoient, mais l'Empereur reparut; ceux-ci lui baisèrent les pieds, celles-là lui ſautèrent au cou, & toutes conſpirations ceſſerent.

Plus il comparoit les ames nobles avec les cœurs ruſtiques, plus il appercevoit de vices du côté de ceux dont la fortune corrompt les mœurs, & de vertus du côté de ceux dont les ſentimens annobliſſent l'indigence. Ce Prince Philoſophe pouſſoit le cyniſme juſqu'à croire que tous les hommes étoient égaux; que la prééminence de certains rangs étoit de pure convention; que la ſeule diſtinction réelle étoit celle des ſentimens, il ſoutenoit encore

que la nobleſſe la plus chère achetée, & même la plus ancienne d'origine ne valoit pas celle qui étoit le prix du mérite. Au commencement, diſoit-il, le pouvoir du plus fort a ravi l'avantage du plus riche, & le titre ſuprême de maître. On n'a conſacré ces deux prérogatives qu'afin que les prétendus Grands euſſent impunément le droit d'éblouir & de vexer les prétendus Petits, & encore un coup la ſeule force a mis le bonheur d'un côté & le malheur de l'autre.

Quand on raiſonne ainſi on ſent des épines ſur le trône, & quand le cœur eſt au village, le corps ſouffre à la Cour, c'eſt ce qui fit revoler l'Empereur, & Fo-ka en

lui, auprès du ſimple Pâtre & de la petite campagnarde, qui avoient l'ame belle, le cœur tendre, & ſans doute le ſang pur, ſans être nobles.

CHAPITRE XL.

Heureux retour.

LE Kubo étoit assez Philosophe pour se servir de ses pieds, assez amoureux pour qu'ils devinssent des aîles; il fut donc bientôt arrivé dans la chaumière où résidoient la sagesse & l'amour, c'est-à-dire, le vieillard & sa fille, qui le reçurent à bras ouvert; ils ne s'inclinèrent point politiquement pour lui baiser l'orteil, mais ils s'élancèrent avec franchise pour l'embrasser. Je craignois pour votre repos, disoit Ximo, que vous devinssiez ambitieux. Je craignois pour mon bonheur, disoit Zéis,

que vous devinſſiez infidèle. O mes amis, vous vous intéreſſez au plus malheureux des hommes ! leur répondit l'Empereur, j'ai tout perdu. — Allez, mon fils, ſi l'honneur vous reſte vous êtes encore aſſez riche. — Mais où trouver un aſyle ? Où trouver de la conſolation ? — Dans ma cabane. — Dans mon cœur. — Comment fournir aux beſoins reconnaiſſans ? — En travaillant, mon enfant, en travaillant, c'eſt le ſort de tous les êtres animés, c'eſt le devoir de tous les hommes, & le grand qui exerce ſes bras ne déroge pas plus que l'aigle qui meut ſes aîles.

Le vieillard s'interrompit pour engager, pour forcer même ſon hôte à prendre d'abord quelque

ſubſiſtance. Le père & la fille lui dreſſent à la hâte une table, ſur laquelle on mit du riz & des raves; c'étoit la jeune perſonne qui les avoit apprêtés, c'étoit elle qui les ſervoit, c'en étoit aſſez pour que l'une & l'autre choſe paruſſent aux yeux du Kubo des mets exquis.

Quand il eut pris ſon repas, le vieillard le mena à quelques pas de ſa cabane, & traçant un eſpace de terrein, il lui dit: vous êtes homme & malheureux, par conſéquent je vous dois des ſervices; nous ſommes trois, & je vous donne un tiers de mon domaine pour acquitter ma dette. Dépoſez tout vain orgueil, & vous jouirez du vrai bonheur.

— Mais comment reconnoîtrai-je ce bienfait? — En faisant un jour pour un autre ce que je fais aujourd'hui pour vous. C'est une dette sacrée que vous contractez, ressouvenez-vous-en.

L'Empereur qui vouloit connoître les conditions les plus dures, pour ne jamais les rendre plus malheureuses, ne balança pas à accepter le champ de Ximo & à le cultiver. Mais comme son éducation avoit contrarié la nature, il ne savoit quel usage faire de ses bras pour les premiers travaux de l'homme, ceux de la campagne; l'ame de Fo-ka ne pouvoit l'aider d'aucune idée de pratique, quoiqu'elle eut beaucoup spéculé sur l'*Economie Rurale*.

Zéis se faisoit un plaisir de lui donner des leçons, & comme les femmes font de nous ce qu'elles veulent, la petite Paysanne fit de ce Japonois un aussi habile cultivateur, qu'une petite-maitresse auroit fait d'un Clincannois un joli fat.

Elle se livroit à l'amour avec cette pudique simplicité qui en méconnoît les lascifs excès & qui n'en goûte que mieux les plaisirs ingénus. Souvent elle jettoit son hoyau & embrassoit son amant pour l'encourager au travail. Voilà, lui disoit-elle le prix de votre adresse: songez à meriter trois fois plus pour prix de votre diligence. Quelle Sultane, pensoit le Kubo en lui-même, pourroit me donner des

baiſers ſi vrais ! me procurer des plaiſirs ſi purs ! Mais feignant de la douleur dans ces momens de délices, il diſoit à ſon Amante : Ne prodiguez pas des careſſes à un malheureux, qui ne pourra jamais vous poſſéder ; je n'ai rien à donner pour prix d'une telle acquiſition. — N'as-tu pas un cœur ? Et me faut-il autre choſe ? — Mais mon foible travail pourra-t-il fournir à votre ſubſiſtance ? — Va, t'aimer & être aimé de toi, ſont les ſeuls beſoins que je connoiſſe, & ſi tu en reſſens d'autres, mes bras y pourvoiront, l'amour me donnera des forces ; j'en aurai de reſte, tu ne manqueras de rien. Le Prince étoit ſi pénétré de reconnoiſſance, ſi tranſporté d'amour,

qu'il ne pouvoit répondre que par mille baiſers. Les larmes de l'attendriſſement, celles de la ſatisfaction rendoient les innocentes careſſes de ces Amans plus voluptueuſes & plus intéreſſantes.

CHAPITRE

CHAPITRE XLI.

Le Payſan Philoſophe.

S'IL eſt doux de ne ſortir des bras de l'amour que pour ſe jetter dans ceux de l'amitié, il eſt bien plus doux encore de ſerrer l'un & l'autre dans les ſiens; c'eſt ce que faiſoit, pour ainſi dire, l'Empereur en revenant avec ſon Amante auprès de Ximo, dont il aimoit l'entretien. L'ame de Fo-ka tout étonnée de ce que ce ruſtre *raiſonnoit* plus ſenſément qu'un érudit, ſuggéra au Prince de lui demander s'il avoit étudié la Logique? Qu'eſt-ce que c'eſt que cela? lui répondit le vieillard. — C'eſt la première partie de

la Philoſophie ; elle apprend à *raiſonner*, & certaines gens l'appellent *l'art de penſer* ; c'eſt ſans ſans doute ceux à qui elle a le moins ſervi, car ſûrement la penſée eſt une faculté naturelle que ne peut donner aucun art ; au reſte, je doute encore qu'un eſprit juſte ait beſoin qu'on lui apprenne à *raiſonner*. N'importe, faites-moi connoître les autres parties de ce que vous appellez Philoſophie. — Mais il y a la Phyſique, par laquelle on développe les opérations de la nature..... — Hé ! en découvre-t-on, non pas les ſecrets, mais les myſtères ? — Par votre propre expreſſion, vous jugez bien que cela eſt impoſſible. C'eſt donc éprouver ſon incapacité ;

mais voyons les autres. — Nous avons encore la Métaphysique, par laquelle on démontre les attributs de l'Etre ; la nature de l'ame, son immortalité.... Je vous interromps, vous me faites voir que vous êtes des aveugles nés, qui voulez définir les distinctions des couleurs. — Enfin la dernière partie est la morale, dans laquelle on traite des passions & des devoirs de l'homme. — Et parvient-on à développer leur caractère ? à épurer leurs mœurs ? acquiert-on soi-même la sagesse ? — Non, sans doute, c'est chose impossible. — Votre étude est donc aussi chose inutile. — A vous entendre il faudroit proscrire les sciences. — Peut-être bien, mais non pas le savoir ; ainsi

je voudrois qu'on accoûtumât de bonheur l'homme à n'énoncer que des idées juſtes ; voilà mon *Logicien* ; qu'il n'apprit par des travaux utiles à ſes ſemblables, que ce que la nature lui permet de ſavoir ; voilà mon *Phyſicien* ; qu'au lieu de ſe perdre dans les arcanes de l'Etre-Suprême, il prouva ſa divine exiſtence par l'incompréhenſibilité de ſes ouvrages ; voilà mon *Métaphyſicien* que la ſeule idée du mal qui ſuit le mal, & du bien qui réſulte du bien, força aux bonnes mœurs ; voilà mon *Moraliſte*.

S'il a raiſon, diſoit Fo-ka, il a le bonheur de voir que l'étude des ſciences n'eſt que le paſſe-tems de l'orgueil ; & s'il a tort,

il eſt encore heureux, puiſque l'ignorance le met à l'abri de la perplexité des ſyſtêmes philoſophiques, ainſi que des doutes & des erreurs des Savans.

CHAPITRE XLII.

Les Microcosmes.

FO-KA avoit aimé le café aussi follement qu'une petite-maitresse distinguée, & vouloit parler du pays qui produit le meilleur plus pertinemment qu'un Géographe ordinaire; c'est pourquoi il prit son vol du côté de cette partie de l'Arabie qu'on appelle *heureuse*, sans doute à cause de cette excellente production. Déjà il découvroit de loin les Isles *Maldives*, & espéroit de les franchir pour arriver à Moka, quand il reconnut à l'odeur suave de la canelle qu'il planoit au-dessus de l'athmosphère de *Ceylan*; il s'ap-

procha de ſa haute montagne d'*Humatel*, & toujours peu ſatisfait des menteries que font les Géographes ſur ce qu'ils diſent connoître, il veut découvrir par lui-même ce qu'ils avouent ne pas ſavoir, c'eſt pourquoi il regarde dans le centre inconnu de cette Iſle, & y apperçoit un monticule ſur lequel s'élevoïent des eſpèces de Mirmidons. Leur agitation continuelle l'intéreſſe au point qu'il deſcend juſqu'à eux; en s'en approchant il vit que c'étoit une race d'hommes qui, à la vérité étoient petits, mais moins qu'ils ne l'avoient parus du lieu élevé où il les avoit apperçus.

Des Mirmidons! voilà un objet de très-grande curioſité pour

nous, qui attachons l'idée de grandeur à une mesure de cinq pieds & quelques pouces. Voyons donc si l'ame se rappétisse en proportion du peu d'étendue de son enveloppe, & suivons pour cela le spéculateur Fo-ka. Il vit de ces petits hommes qui construisoient de si vastes édifices, que plusieurs générations mouroient bien avant qu'ils eussent posés le premier entablement. Il vit de ces embryons qui se logeoient dans des palais si immenses, qu'il falloit des microscopes pour les appercevoir.

Il vit de ces Mirmidons qui mesuroient leurs forces contre des éléphans, & qui ne les vainquoient que par ruse, ou qui se plaisoient à tuer dans des chasses cruelles d'autres

d'autres animaux qui auroient eu ſans cela le privilége naturel de vivre ſix fois plus qu'eux.

Il vit de ces *hommelets* qui ébranloient les fils qui leur ſervoient de fibres par les eſſences les plus fortes ; qui ruinoient leurs fragiles individus par la vie la plus diſſolue. Avec la vue la plus courte ces Microcoſmes vouloient compter le nombre infini des étoiles fixes ; avec l'entendement le plus borné ils vouloient juger de l'infini, car ces petits hommes étoient de grands verbiageurs ſur les ſciences. Ils en avoient facilité l'étude au moyen des Elémens, des Précis, des Dictionnaires, & même des Almanachs ; ils en avoient ſur-tout deux qui étoient la perle des autres ;

l'Almanach Encyclopédique & l'Almanach Forain ; c'étoit à l'aide de ces deux fameux ouvrages que plusieurs d'entr'eux travailloient à la découverte de la quadrature du Cercle, du mouvement perpétuel & de la pierre philosophale.

CHAPITRE XLIII.

Fo-ka reconnoît un Voyageur.

PLUS on eſt petit, plus on a des idées de grandeur; on ne voyoit chez ces petits hommes que grands airs, grands toupets, grands palais, grands temples & grandes places; Fo-ka planant ſur l'une de celles-ci, chercha vainement du goût & de la ſymmétrie dans ſon immenſité, quand il vit un jeune Prince Perſan que conduiſoit un homme dont il crut reconnoître la figure, malgré l'embonpoint qu'elle lui paroiſſoit avoir acquiſe; c'étoit l'Auteur Clincannois qu'il avoit viſité par le paſſé. Comme il lui

connoiſſoit de l'eſprit & du bon ſens, il jugea qu'il apprendroit à connoître les petits inſulaires chez qui il le trouvoit, en s'incorporant dans le jeune Perſan, & en écoutant les remarques que lui feroit faire ce Gouverneur; il y réuſſit d'autant mieux, qu'au moment où il s'identifia, le jeune homme jaloux de s'inſtruire, comme le ſont tous les Perſes, faiſoit mille queſtions à ſon mentor.

Pourquoi, diſoit-il, ces hommes m'ont-ils paru encore plus petits en allant à la Cour? C'eſt, répondit le Gouverneur; un tic naturel aux gens qui recherchent la grandeur ſans la mériter, de ſe rapetiſſer quand ils rampent pour l'obtenir.

Les *Cingales* (habitans de Ceylan.) ſont de grands ſauteurs ; le jeune pupile s'en étonnoit, & demandoit encore ſi c'étoit un mérite ? C'en eſt un chez ces peuples-ci, diſoit le Lettré, parce qu'il caractériſe la légèreté dont ils font gloire. Vous verrez en effet que ce ſont les Danſeuſes les plus légères qui font les plus groſſes fortunes, ſur-tout ſi elles ſautent leſtement le foſſé du ſcrupule, & c'eſt pour l'ordinaire un ſaut qu'elles font avant tous les autres.

Les Elégants de ce pays-ci donnent le ton aux autres pour ſautiller, & ils ne font autre choſe en marchant, en ſe promenant, & même en parlant ; c'eſt ſur-tout quand ils traitent des matières gra-

ves qu'ils s'égayent le plus par les bonds qu'ils font en ricannant ; comme il y a des sauts heureux, il y en a de malheureux ; tels de ces Microcosmes sautant par des tours obliques de l'obscurité à la lumière, de la misère à l'opulence; tels autres sautent du faîte des honneurs dans les abîmes de l'oubli ; cela est arrivé sur-tout à nombre des importans de l'Etat, parce qu'ils étoient trop remuans, & pour avoir eu des levrettes trop lestes. Le pupile demanda ce que c'étoit que ces levrettes ? mais notre Lettré lui répondit qu'il lui en feroit l'histoire dans un autre tems.

Comme ils parloient ainsi, ils

furent pouſſés par une bande de gens magnifiquement vêtus, qui parcouroient la place en ſe tenant par-deſſous les bras, & en côtoyant avec imprudence tous ceux qui ſe trouvoient ſur leur paſſage.

Tenez, dit le Gouverneur, voilà d'habiles ſauteurs; il y en a là qui du fond d'une cuiſine où ils barbotoient, ſe ſont élevés dans des hôtels où ils éblouiſſent; il eſt vrai que c'eſt l'or de leurs anciens Maîtres qui leur a donné cette élaſticité.

En voilà d'autres qui ont commencé par grimper derrière des voitures, mais qui ont ſu pouſſer l'agilité juſqu'à s'élancer dedans.

En voilà qui après avoir été ſe-

coués sur des charrettes, sautillent en cabriolets, & cela pour avoir su faire sauter chez eux des cartes, de l'argent & des hommes par les fenêtres.

CHAPITRE XLIV.

La Chaſſe aux Singes.

LE goût ſautillant de ces Microcoſmes ſe caractériſe par la rapidité des objets qui ſe ſuccèdent chez eux. Deux ou trois douzaines de Pages, de Piqueurs, de Valets de pieds & de Valets de chiens galoppant pêle-mêle, ventre à terre, vinrent interrompre nos Voyageurs. Cette cohue précédoit un grand Seigneur du pays, qui menant avec lui ſa Maitreſſe, ſes Secrétaires & ſes Marmitons, ſembloit plutôt faire une cérémonie pompeuſe qu'une partie de chaſſe. Au reſte, tout cela ſe faiſoit

gaiment, puiſque tout ſautilloit juſqu'au grand & à la calêche qui balottoit Sa Grandeur. Comme il étoit queſtion d'une chaſſe ordinaire à Ceylan, les habitans du pays firent rentrer leur volaille & leurs petits enfans, qui courant tous effarés du bruit des cors & du galop des chevaux, auroient ſûrement été foulés aux pieds ſi l'on ne les eût détournés des pas meurtriers de ce cortège fringant. Mais comme cette même chaſſe étoit celle de grands ſinges qui peuplent les bois de cette Iſle, nos Etrangers furent curieux de la ſuivre, toutefois après avoir ſalué le Grand, ſa Maitreſſe, ſes Pages & ſes Valets, pour avoir la liberté de ſe ſervir de leurs yeux.

On commença d'abord, ſuivant l'uſage du pays, à pourſuivre ces ſinges à main armée; mais comme chaque eſpèce d'animaux a ſes avantages, l'eſpèce irraiſonnable ſe trouva avoir encore plus d'agilité & de hardieſſe que l'eſpèce raiſonnable n'avoit de force & de courage. C'étoit un plaiſir de voir nos Singes gaillards lutter par leurs gambades contre les Microcoſmes ſautillans; ceux-ci étendoient ils leurs bras en reculant pour les atteindre de leur ſabre ou de leur pique, les autres eſquivoient le coup, ſautoient à califourchon ſur l'arme, grimpoient juſqu'au bras de chaque aſſaillant, & s'élançoient ſur ſon épaule, d'où ils mordoient à plaiſir ſon oreille. Tandis que celui-ci

trembloit de tout ſon cœur, & crioit de toutes ſes forces, l'ennemi ne faiſoit qu'un ſaut de ſon épaule ſur un arbre, d'où frongant ſon front, ouvrant la bouche & ridant ſes babines, il ſe moquoit de ſon aggreſſeur; d'autres plus malhonnêtes, pour mieux narguer leurs ennemis, ou leur tournoient le poſtérieur, & ſe grattoient les feſſes en leur préſence.

Comme en tous combats l'animal raiſonnable eſt toujours le plus traître, & que l'animal irraiſonnable eſt toujours le plus franc, les aſſaillans finirent cette action par la ſurpriſe. On tendit des lacets, on parvint à prendre les ennemis, on les attacha deux à deux à la ſuite de la calêche, & notre

chaſſeur Cyngale rentra dans la capitale de Ceylan, comme un triomphateur Romain rentroit dans la capitale du monde, c'eſt-à-dire entraînant après lui ou les eſclaves de ſa valeur ou les victimes de ſa cruauté ; comme on voudra.

CHAPITRE XLV.

Le Singe parlant.

NOS Voyageurs s'en revenoient de cette chaſſe en diſſertant ſur la loi du plus fort, dont notre Lettré avoit trop été la victime pour en être le Panégyriſte, & que notre jeune Perſan reconnoiſſoit dans l'Hiſtoire de ſon Pays depuis *Cyrus* juſqu'aux derniers Sophis, par la conduite qu'avoient tenu les illuſtres uſurpateurs du trône de Perſe, tels qu'*Alexandre*, *Artaxercès*, *Ginghiz-kan*, *Thomas-Koulican*, & quelques autres. Ils alloient étendre hardiment leurs réflexions philoſophiques ſur tous les

Héros rapaces du monde entier, quand ils furent arrêtés dans l'un de ses plus petits coins par des cris plaintifs qui sembloient venir du côté où étoit le Persan ; il se retourne, regarde, croit aller à la voix, revient sur ses pas, & s'apperçoit qu'elle le fuit par-tout. Comme il faisoit ces tours, il sentit quelque chose qui remuoit dans les larges plis de sa ceinture, & vit la tête d'un joli sapajou qui s'y étoit tapi. Cet animal sort de sa retraite, grimpe sur l'estomac du jeune homme, applique ses deux mains sur ses joues, les serre étroitement dans ses petits bras, & leur prodigue gaîment & des soufflets & des baisers. Le Voyageur alloit les lui rendre, quand la petite gue-

nuche, car c'en étoit une ; pencha sa tête en arriere, grimaça sa figure, agita ses babines, tira quelques roulades aigres de son gosier, & proféra ces mots : je te remercie, mon cher enfant, de m'avoir soustraite à la mort ou à l'esclavage, car tel est le sort que les hommes réservent à tous les êtres qui sont plus foibles qu'eux ; & je ne sais pourquoi les Microcosmes en veulent tant à une espèce qui leur est si semblable. Nous avons une bouche, des oreilles, des mains, &c. comme eux nous avons de plus une queue qui leur seroit bien utile, ne fut-ce que pour s'en faire un chasse-mouche, & en cingler à nombre de frelons noirs qui les endorme par leur bourdonnement,

&

& aux groſſes ſang-ſues qui les deſſechent.

Qu'ont-ils à nous reprocher? L'adreſſe. Ils n'ont pas un artiſan, pas une femme de qualité même qui ne voulût avoir un de nos doigts au bout des ſiens. Blameront-ils notre agilité, notre inconſtance? A voir les mouvemens continuels de leur corps, la variété de leurs goûts, on les prendroit pour des écureuils & des papillons. Allégueront-ils nos ruſes? En avons-nous plus que leurs gens d'affaire? Notre pareſſe? Egalons-nous en cela leurs grands Seigneurs? Nous ſommes gourmands, diront-ils; oui, mais ce n'eſt que des fruits que la nature nous prépare, & qu'elle met à leur point de maturité. Et ils le

ſont de choſe que l'art décaractériſe & rend pernicieux. Nous ne ſommes que malins, & ils ſont méchans. Nous égratignons, mais ils égorgent; auſſi tandis que nous nous amuſons tous indiſtinctement de nos gambades & de nos culbutes, leurs gens de diſtinction trouvent du plaiſir à voir ſur un théâtre des ſcènes dont la cataſtrophe eſt le poignard ou le poiſon, & leur vile populace pâme de joie en voyant rompre ou écarteler leurs pareils ſur un échafaud.

S'ils nous reprochent d'être ſans loix, ſans gouvernement, ſans ſciences; nous leur répondons: que qui ſuit la loi de la nature, n'a rien à redouter de l'injuſtice & de la cruauté de toutes les autres; que chez nous

la liberté perſonnelle fait un Souverain de chaque individu ; qu'en pèſant les peines de l'étude, l'incertitude des ſciences, l'impoſſibilité de tout ſavoir, nous avons préféré de nous dire ſans fatigue : je n'ai rien appris, à nous écrier après bien des veilles : je ne ſais rien.

Il eſt vrai qu'en vivant ainſi quelques-uns d'entre nous ne connoiſſent pas le plaiſir d'avoir de beaux châteaux, de beaux jardins, mais tous ont la ſatisfaction d'avoir pour habitation & pour promenade la terre & les bois qu'ils peuvent parcourir. Nous n'avons point de voitures qui étalent le luxe, mais les reſſorts élaſtiques de nos reins ſont pour nous des aîles

dont l'eſſor eſt auſſi prompt que le deſir. Enfin, mon cher, nous croyons que pour vivre heureux il ne faut pas deſirer de poſſéder, mais jouir de ce que l'on poſſede.

CHAPITRE XLVI.

Idolea des Microcosmes.

L'ANIMAL n'en avoit pas assez dit sur l'objet qu'il traitoit, mais il n'avoit que trop parlé relativement à sa petitesse: il se tut, & nos Etrangers restèrent dans l'admiration de ce qu'il avoit la faculté de la parole; le Lettré croyoit bien, même sans avoir lu le P. Bougeant, que les animaux avoient leur langage particulier, mais il ne se seroit jamais douté qu'ils eussent le nôtre. Le Persan s'étonnoit surtout de ce que le Naturaliste Pline, ni l'universel Aristote n'en avoient rien dit; on se proposa d'interroger

la nature même ſur ſes phénomènes, en queſtionnant un autre jour la guenuche à ce ſujet ; cette fois-ci le jeune homme lui donna un citron pour la rafraîchir, & la mit dans ſon ſein pour la repoſer.

Comme nos Voyageurs revenoient le long des rives ſeptentrionales du fleuve qui traverſe la ville, ils ſe mirent dans une petite barque de liége, & voguèrent doucement au gré du zéphir qui enfloit une voile de pourpre, & qui faiſoit ſentir ſon haleine rafraîchiſſante ſous une banne couleur d'azur. L'Elève voyoit avec admiration fuir derrière lui les côteaux fleuris qui bordoient ce fleuve ; tout en eux étoit objet de raviſſement pour lui. Ils étoient couverts

d'édifices & de jardins ſomptueux qui ſembloient avoir été formés par la main des Fées. A qui ſont ces châteaux? demanda-t-il à ſon Gouverneur. Ne vous y trompez pas, lui répondit celui-ci, ce ne ſont ni des châteaux, ni même des palais; ce ſont des temples. Et pour vous les bien faire connoître, il eſt néceſſaire de vous inſtruire du culte de ces Microcoſmes.

Vous ſavez que l'une des deux Religions dominantes de l'Aſie eſt la Payenne; vous ſavez auſſi que l'idolâtrie des anciens Perſes ne ſubſiſte guère plus que dans la preſqu'Iſle en-deçà du Gange; Ceylan, où nous ſommes, n'en étant ſéparé que de quelques lieues par le détroit de *Manar*, les natu-

rels du pays ont un culte à-peu-près ſemblable, & celui des microcoſmes, chez leſquels nous nous trouvons, eſt particulier à tous les autres Cingales.

Ces petits hommes ont tant diſputé ſur le dogme qu'ils en ont perdu la croyance, & qu'ils ſe ſont fait des ſyſtêmes religieux comme des ſyſtêmes phyſiques. Ils ont donc deux cultes, l'un extérieur, qu'ils ſuivent machinalement, & l'autre intérieur, auquel ils ſe livrent par penchant; celui-ci conſiſte à adorer deux Divinités, dont l'une s'appelle *Plutéos* & l'autre *Libida*. Les Prêtres & les Prêtreſſes de ces deux Divinités ſont eux-mêmes des Idoles à qui tout ſacrifie, & à qui on ſacrifie tout, &

ce

ce que vous prenez pour de ſimples châteaux ne ſont rien moins que des temples qu'elles ſe ſont fait élever aux dépens de l'État ; c'eſt dans ces aſyles ſacrés qu'elles viennent ſe ſouſtraire à la foule d'adorateurs qui encenſent en elles la fortune au défaut du mérite.

CHAPITRE XLVII.

Curiosités des Microcosmes.

LE bateau aborde, & comme ils en descendent, ils sont tous étonnés de voir une multiplicité innombrable de Microcosmes qui s'agitoient sur le rivage; cette tourbe * de petits hommes ressembloit assez par leurs mouvemens & leurs bruits confus, à un peloton de fourmis qui fretille en bourdonnant. Nos Voyageurs, curieux d'apprendre la cause de cette émotion, s'approchent de ces Insulaires, en prenant garde d'en écraser quelques-uns. Le Gouverneur

* Vieux mot qui signifie multitude confuse de peuple, &c.

leva les épaules de pitié pour ces Microcosmes, en voyant les folies que leur faisoient faire quelques hommes beaucoup plus grands qu'eux. Ha ! je les reconnois-là, dit-il ; ce sont des gens de Lettres dont ils ils dénigrent ou exaltent indifféremment le mérite, & je vais vous les faire connoître. Ce squelette animé, qui a le feu de l'esprit dans les yeux, & les lèvres tremblantes de l'envie, est né avec des talens surnaturels, mais il en a fait un usage trop prompt, trop fréquent, trop universel ; il a toujours trop préféré le coloris au dessin ; il s'est toujours trop approprié les idées des autres, & n'a jamais mis assez de justesse dans les siennes ; il a appris les mots des Langues, & n'en a

point étudié le génie, & avec une cadence naturelle, des saillies heureuses, mais sans logique sûre & sans génie créateur, il n'a été que séduisant en tous genres, tandis qu'il auroit pu être admirable en un seul. On est ébloui des traits d'esprit qu'il enfile dans les vers rapporté de ses Tragédies, mais on n'est point attaché par la marche de l'action ; on n'est point intéressé par le développement des passions ; on n'est point frappé de la terreur tragique aux représentations de ses Pièces, comme on l'est à celles de ses trois Maitres ; il a fait un Poëme épique qui est charmant, parce qu'il pétille de ces étincelles de l'esprit, & qui seroit admirable s'il éclatoit du feu du génie.

Il a écrit l'hiſtoire en romancier, il a donné des turlupinades pour des Romans, il a en outre fait des Contes obſcènes, des Poëmes impies ; il a bafoué les Auteurs, les Gouvernemens, les Religions : il a loué & couru, il a ſoudoyé & machiné pour ſe faire des appuis & des partiſans, & il y eſt parvenu ; mais comme vous le voyez ici, tandis que des fanatiques le préconiſent & le déifient, des forcenés le déchirent & le vilipendent.

Nos Voyageurs étant atteints d'une nuée de fleurs & de pierres que jettoit la multitude, le Gouverneur jugea à propos de ſe retirer pour voir de loin à qui cela s'adreſſoit, & fit bien.

CHAPITRE XLVIII.

L'homme ſingulier.

RETIRÉS à l'écart, ces étrangers voulurent voir quel étoit le perſonnage qu'on encenſoit d'une manière ſi biſarre. C'étoit un compoſé d'extrêmes. Il étoit d'une petite taille, mais d'un grand génie: il avoit le maintien modeſte & l'ame orgueilleuſe : il avoit fait un gros livre pour démontrer que la muſique des Microcoſmes étoit déteſtable, & un petit Opéra qui prouvoit qu'elle étoit charmante: il ſoutenoit que la Littérature corrompoit les mœurs, & il en avoit de très-pures, quoiqu'il fut grand

Littérateur. Il crioit tout le jour après les Romans & les Pièces de Théâtre, & il passoit les nuits à faire des Romans & des Pièses de Théâtre. Il étoit savant Logicien & subtile Sophiste. Il accumuloit les raisonnemens les plus erronnés pour prouver que les hommes devoient marcher à quatre pattes; qu'une certaine *Julie* pouvoit être très-vertueuse & faire son mari cocu, & qu'un certain *Emile* devoit avoir une éducation bien combinée pour devenir un Menuisier. Par-dessus tout cela il avoit, suivant la mode littéraire, porté des coups hardis aux idoles du pays; & suivant un avantage qui lui étoit propre, il avoit écrit avec une plume d'or; c'en étoit assez pour qu'il

fut chanté & préconiſé d'un côté, & mordu & déchiré de l'autre, c'eſt pourquoi tandis que ces enthouſiaſtes montoient ſur des tables pour le voir jouer aux échecs dans un Caffé, des Bâteleurs le turlupinoient ſur le Théâtre.

Comme la ſingularité l'avoit rendu célèbre, des Singes littéraires avoient auſſi voulu le devenir, & marchoient pour cela à ſa ſuite, criant chacun à tue-tête un ſyſtême erronné ; celui-là appelloit les paſſans, & leur diſoit : Meſſieurs, brûlez vos Tragédies, vos Comédies, liſez mes Drames Bourgeois, voyez mes cataſtrophes populaires, & criez : ho prodige ! ho merveille ! C elui-ci glapiſſoit contre tous les Auteurs nés & à naître, afin qu'on

imaginat qu'il valoit mieux qu'eux. Un autre fredonnoit des Ariettes larmoyantes. Un dernier crioit des hiſtoriettes tragiques, des Drames ſépulchraux où le ſentiment étoit entortillé dans un ſtyle bourſoufflé.

Comme il y avoit du danger à ſe trouver auprès de ces Meſſieurs, qui vous marchoient ſur les pieds en s'élevant ſur la pointe des leurs, & qui vous donnoient des coups de coude pour ſe faire faire place, nos Voyageurs s'écartèrent d'eux & s'approchèrent d'un autre Auteur qui conduiſoit une troupe de Bergers Arcadiens, à qui ils faiſoient chanter gaîment les couplets les plus ſpirituels & les plus fins, au ſon d'une lyre qu'il ne pinçoit qu'avec délicateſſe. Fo-ka avoit

plaisir à l'entendre, & fut indigné de voir que ces peuples légers, insensibles aux doux accens de cet Orphée, abandonnassent la place & courussent en foule au devant d'une femme ridicule dans ses ajustemens, & extravagante par ses manières.

CHAPITRE XLIX.

La Frivolité.

C'ÉTOIT une Fée nommée *Frivolité*, à qui ce pays s'étoit voué depuis plus de deux siècles, & qui venoit, suivant un ancien usage, recevoir les hommages de ces peuples, & répandre ses faveurs sur eux. Elle fendoit les airs sur un char où le clinquant & les *stras* éclatoient de toutes parts, & que des papillons mille fois plus gros & plus brillans que tous autres, tiroient à tire-d'aîles. Quand cette Fée fut arrivée, tous les Microcosmes s'empressèrent de la célébrer; les Vaudevilles les plus fous

furent les Hymnes qu'ils chantèrent en son honneur; le champagne & le moka furent les libations qu'ils répandirent à ses pieds; l'ambre & le musc furent l'encens qu'ils lui offrirent, aussi le combla-t-elle des dons les plus précieux, car elle leur donna des queues artistement arrangées en éventails, pour parer la tête des femmes; des réseaux, des tri-colors pour broder les habits des hommes, à quoi elle ajouta des gimblettes du Palais-Royal & des croquignoles de la Foire.

Les femmes se pâmèrent de plaisir quand elles virent les modes des *grecques*, des *mont-au-ciel* & des *poufs* qu'elle leur apportoit, à l'aide desquelles, de pygmées

qu'elles étoient, elles alloient devenir des Géantes. Les hommes s'extasièrent de joie en voyant les parasols à la Chinoise, les lorgnettes à prétention & les gants couleur de rose qu'elle leur prodigua.

Les uns & les autres lui surent sur-tout un gré infini des cabriolets volans & des traînaux bruyans dont elle leur donna l'invention; les premiers symboliſoient la légèreté nationale, les derniers faiſoient carillonner les grelots de la folie; c'étoit autant de raiſons de les chérir.

Les Peintres vinrent prendre de ſes leçons, & elle leur montra à imager leurs travaux, à jetter une lumière éblouiſſante ſur les chairs, à préférer le luxe des draperies,

l'affétérie des attitudes à l'exactitude du dessin, à l'expression des figures; elle leur fit encore préférer le pastel poudreux à la solide peinture, & le croquis de la mignature au fini de la grande manière.

Les Poëtes lui durent l'art d'écrire à la condition, c'est-à-dire, de faire des Vers musqués, pleins de pensées recherchées & d'expressions précieuses.

Elle répandit une pluie de Romans qui ne captivoient ni par la force des caractères, ni par l'intérêt des intrigues, & qui au lieu d'avoir une critique morale, n'avoient que des portraits satyriques.

Elle enseigna sur-tout à certains conteurs, à donner l'air & le ton petit-maître de leurs compatriotes

& de leur tems, à tous les tems & à tous les siècles. D'autres tinrent d'elle l'art de traiter des sujets superficiels d'une manière froidement philosophique, qui remédioit à toutes les insomnies possibles.

Elle rendit les Médecins petits-maîtres, & les jolies femmes philosophes. Je laisse à penser combien la frivolité produisit de drôles de Tragédies, & qu'elle fut l'effet de sa *magie* sur l'Opera-bouffon, voulant finir ce Chapitre par les Ballets de nouvelles Allemandes qui terminèrent la fête de ce jour.

CHAPITRE L.

Les hommes ſinges.

CES Peuples ſautillans danſeroient encore ſi la Fée n'eut diſparue. Ils paſsèrent donc, ſuivant leur coutume, du délire des fêtes aux occupations futiles. Les uns, pour occuper leur oiſive curioſité, alloient bourdonner autour de l'arbre le plus merveilleux de toutes les Indes, appellé *Cracovie*, ou des bouches ſans tête parloient politique, & faiſoient des nouvelles; les autres, pour amuſer leur ignorance, couroient ſur des places voir faire des parades & danſer des chiens. Nos Voyageurs, peu jaloux de

de les accompagner dans leurs futiles démarches, s'en revinrent à la ville; où Fo-ka, qui étoit curieux d'entendre encore parler la petite guenon, inſpira au Perſan l'envie de l'interroger. Celui-ci ſachant que les ſophas avoient alors le privilége de faire dire de jolies impertinences à l'eſpèce femelle, plaça la guenuche ſur le plus beau de ceux du Caravancera * où il logeoit, s'aſſit devant elle, baiſa ſa menotte, & la pria de lui apprendre quelle étoit la cauſe de l'inimitié que les Microcoſmes portoient à ſes ſemblables.

Elle eſt bien ſimple, lui dit-elle; ils ſont de même genre que nous,

* Auberge des Indes, autrement dit, grand bâtiment deſtiné à loger les caravanes.

mais la différence d'eſpèces excite la rivalité & la haine. Ces Peuples n'étant que des imitateurs comme nous, ſont jaloux de voir que nous ſurpaſſions nos modèles, tandis qu'ils ne peuvent atteindre les leurs, & vous allez juger de leur gaucherie.

Il y a des ſiècles qu'à l'envi de pluſieurs voiſins ils veulent faire des montres, des toiles peintes, des vernis, &c. & toutes ces choſes ont ſi peu le fini & la perfection néceſſaires, qu'ils ſont obligés de les aller chercher dans les pays qui les produiſent.

Ils veulent faire de la muſique & des Vers à l'imitation de certains Peuples du Midi, & ils n'ont ni leur génie, ni la cadence de leur

langue ; ils veulent philoſopher comme certains autres Peuples du Nord, & ils n'ont ni la profondeur de leur ſavoir, ni la ſolidité de leur jugement. Ce qu'ils ont le mieux attrapé eſt de ſe contrefaire les uns & les autres ; le partiſan a des châteaux & des petites maiſons, des maitreſſes & des valets comme le Grand Seigneur; en un mot, ils ſont tous ſinges, & de degré en degré le Commis eſt le ſinge du Miniſtre, le valet eſt le ſinge du Commis, & le valet a encore ſon ſinge qui le ſert. La fille entretenue contrefait la femme de qualité, la griſette contrefait la fille entretenue, & la griſette a auſſi un ſubalterne qui la contrefait.

C'eſt donc ce talent d'imitation

que nous avons au-dessus d'eux, qui les a rendu furieux contre nous; ils n'ont pu voir sans indignation que nous contrefaissions mieux l'important qu'un maltotier de bas-aloi, que nous affectassions mieux les airs agréables qu'une courtisanne de naissance obscure, & sur-tout que les espiégleries de nos sapajoux fussent plus agréables aux jolies femmes que les singeries de leurs Petits-Maitres. Dès-lors ils ont voulu nous combattre, nous subjuguer, nous asservir. L'animosité de nos pareils, de nos frères mêmes, nous a décidé à les quitter. Nous leur avons abandonné la ville, & nous nous sommes presque tous retirés dans les bois, à l'exception de quelques-uns plus

tenans, plus tracaſſiers & plus imprudens, qui ſe ſont vendus à leur ſervice comme Comédiens ou comme eſclaves.

CHAPITRE LI.

Amour ridicule.

LE Gouverneur le plus ſurveillant ne peut empêcher l'amour d'entrer dans un jeune cœur. Malgré les conſeils du Lettré, notre Perſan perdit le repos, la raiſon, devint amoureux paſſionné, & de qui? On aura peine à le croire: de la guenuche; le fait eſt biſarre, mais il n'eſt pas ſans exemple; on en voit quantité dans les anecdotes d'Iſpahan. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que Fo-ka partagea ſes ſentimens au point d'éprouver le trouble le plus violent, & de ſuſciter à ce jeune homme les dé-

monſtrations amoureuſes les plus extravagantes.

Cent fois par jour il mettoit ſa divine guenuche ſur le ſopha, & cent fois il étoit ravi des ſingeries qu'elle y faiſoit; il la comparoit alors aux plus agaçantes Perſannes du monde, & les défioit de l'égaler par leurs minauderies. Il pouſſoit l'enthouſiaſme juſqu'à dire que les Petites-Maitreſſes du Palais Royal, que les Coquettes de l'Opera n'étoient elles-mêmes que des guenuches, mais bien moins ſpirituelles, bien moins amuſantes que la ſienne. C'étoit dans ces momens de raviſſemens qu'il ſe jettoit à ſes pieds, & que ſaiſiſſant une de ſes menottes, il en rebrouſſoit complaiſamment le poil pour en ad-

mirer le contour, & la comparer à la main de Vénus ou des Graces. Il colloit ſa bouche ſur chacun de ſes ongles, & s'écrioit : *ho! ma tant douce amie*, il n'eſt pas poſſible que vous ne ſoyez qu'une guenon, j'en jure par *Ali*; vous devez être de la race de quelque Sophi de Perſe. Ne vous y trompez pas, lui dit-elle, je ſuis Chinoiſe..... — Vous deſcendez donc de quelque Lettré, ou tout au moins de quelque Mandarin ! s'écria Fo-ka par la bouche du jeune homme. — Hé non, je ne ſuis point ſi diſtinguée; je ne ſuis qu'une guenuche à talens, née dans l'obſcurité, mais formé par l'habitude des voyages & par le commerce des Grands qui m'ont fait faire mille gambades.....

— Mais

— Mais comment ſe peut-il que vous ayez éprouvé cette vile métamorphoſe ? Que vous ayez cette horrible queue ? —Ho ! cela ne m'a jamais effrayé. — Encore un coup, pourquoi avez-vous ainſi changé de figure ? — Par l'effet du pouvoir d'un Bonze. — D'un Bonze ! s'écrie encore Fo ka, toujours par l'organe du Perſan ; de grace, apprenez-moi l'hiſtoire de ce malheur, afin que je m'empreſſe d'y apporter remède. — J'étois agréable & jolie..... — Dites plutôt adorable & divine ! — Un galant-homme, mais pauvre, me fit ſa Cour, je mépriſai ſes ſoins ; un fat, mais riche, me fit des offres ; j'acceptai ſes ſervices ; il m'enleva, nous courûmes les pays enſemble,

& comme tout s'uſe à force de ſervir, nous épuisâmes auſſitôt l'un que l'autre, lui ſes richeſſes & moi mon amour: par une ſuite néceſſaire je devins coquette & il devint mauſſade: je me reſſouviens que dans nos momens de querelle il me diſoit: Je voudrois que tu fuſſes changée en guenon. Je me riois du ſouhait, & j'allois toujours mon train, mais malheureuſement pour moi il y avoit un Bonze en Chine qui m'avoit trouvée à ſon gré, & que je n'avois pu trouver au mien, j'avois encouru ſa haine, & pareil accident eſt toujours funeſte: ce Bonze étoit un de ceux qui s'occupent dans ce pays de la ſcience de la ſorcellerie, il avoit donné un de ſes abominables ſe-

crets à mon Amant, & il en fit uſage, & ſaiſit l'occaſion de la ſédition de ce pays pour me métamorphoſer ainſi. A ces mots les beaux yeux de la guenuche ſe couvrirent de larmes ; ſon Amant voulut, mais en vain bégayer quelques paroles, & Fo-ka s'évanouit d'attendriſſement.

CHAPITRE LII.

Coup de Théâtre romanesque.

GRACE aux soins de son Amant, la guenuche revint bientôt à la vie, & bientôt aussi Fo-ka, sous le nom du Persan, lui demanda s'il n'y avoit aucun moyen de la rendre à l'espèce humaine? — Hé! comment voulez-vous que cela se fasse? Nous sommes séparés par des espaces immenses du seul homme qui peut opérer ce prodige. — Dites-moi son nom, je lui enverrai sur le champ tous les Couriers de Ceylan, je lui promettrai toutes les roupies * des Indes pour

* Monnoie.

l'engager à venir opérer cette heureuse métamorphose. — Hélas! Où voulez-vous qu'on le trouve? C'est un érudit, un malheureux qui erre de contrée en contrée pour chercher le bonheur dont une bonne conscience donne l'idée, & dont les vicissitudes humaines troublent la jouissance. — Hé! que faut-il qu'il fasse pour vous rendre à la Beauté, à l'Amour, qui languissent sans vous? — Il faut qu'il revienne à moi constant; qu'il me retrouve amoureuse. — Mais si ces conditions étoient remplies, je ne pourrois plus espérer de vous posséder, & je n'aurois employé mon rival que pour voir combler son bonheur & mon désespoir! — Il faut encore que je pro-

nonce ſon nom..... Hé ! de grace, belle guenon, prononcez-le. — Mais à quoi cela nous ſervira-t-il, ce Chinois n'étant point ici ?..... Et ſi ce ſeul mot ſuffiſoit pour détruire le charme, quelle joie n'aurois-je point de vous voir, de vous embraſſer ſous votre forme naturelle ! Rappellez-vous qu'il faut qu'il me retrouve amoureuſe, & que par conſéquent je dois prononcer ce nom avec une inflexion de voix tendre. — Hé quoi ! ne pourriez-vous moduler cette voix de manière à ménager l'intérêt de votre beauté & celui de mon cœur ? — Non, le charme ſeroit indeſtructible ſi j'apportois la moindre diſſimulation. — Hé bien, prononcez donc ce nom, & faſſe le Ciel,

quelque impreſſion qu'il vous faſſe, qu'il opère votre délivrance.

Alors la guenuche mit une de ſes petites menottes ſur ſon cœur, tendit l'autre au Perſan ; éleva la tête, puis la penchant ſur l'épaule gauche, elle cligna trois fois les paupières, fixa le Ciel & prononça du ton le plus mignon & le plus tendre : ho ! Fo-ka ! Fo-ka ! Fo-ka ! A ces mots le Perſan ſe ſent agité de deux ſentimens différens, de fureur & de joie. Ce dernier ſentiment le porte comme malgré lui à embraſſer la guenon, mais elle eſt diſparue, & il n'embraſſe plus qu'une vapeur. Tandis qu'il cherche encore à ſerrer ce corps aërien dans ſes bras, Fo-ka voit tout-à-coup le nuage trompeur & la forme

du Perſan s'évanouir à ſes yeux. Au même inſtant il ſe retrouve lui-même & reconnoît ſa chère Zizie. Il ſe précipite ſur ſon ſein, elle le ſerre dans ſes bras; leurs lèvres, leurs ſoupirs, leurs ames ſe confondent. Pour trop ſentir, Foka ne ſent plus. Le plaiſir l'anéantit, mais ce n'eſt que pour quelques inſtans, car il revient à lui & ſe retrouve ſur le lit* magique du Bonze, n'ayant pas aſſez de ſens pour jouir de tous les délices de ces lieux enchanteurs, où il ſe voit en effet dans les bras de la Beauté qu'il n'y avoit qu'entrevue en s'y jettant, & qu'il reconnoît pour la véritable Zizie.

* Lit dont il eſt parlé au Chapitre X de la premiére Partie.

Comme il recueille toutes ſes forces, & qu'il réſiſte au raviſſement même pour en embraſſer le premier objet, le Bonze vient à ces Amans, & leur dit: Je n'ai rien fait autre par mon art, que de vous faire éprouver à tous deux un ſommeil ſalutaire & des ſonges inſtructifs qui vous mettent en état de connoître les vices qu'il faut éviter, & les vertus qu'il faut ſuivre. Bientôt après il unit leurs mains, & en fit de ſages époux, puis l'amour unit leurs ames, & en fit d'heureux Amans.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXIX. *Comment sortir de là?* page 3.
CHAP. XXX. *Les Maîtres à la mode.* 9.
CHAP. XXXI. *Le Maître le plus néceſſaire.* 14.
CHAP. XXXII. *Journée d'une Coquette.* 19.
CHAP. XXXIII. *La Fille vertueuſe.* 25.
CHAP. XXXIV. *Suite de l'autre.* 30.
CHAP. XXXV. *Le Vieillard.* 35.
CHAP. XXXVI. *Spectacle Japonois.* 41.
CHAP. XXXVII. *Ambition de Fo-ka.* 49
CHAP. XXXVIII. *Epreuve intéreſſante.* 56.
CHAP. XXXIX. *Intrigues de Cour.* 62.
CHAP. XL. *Heureux retour.* 66.

CHAP. XLI. *Le Payſan Philoſophe.* 73.
CHAP. XLII. *Les Microcoſmes.* 78.
CHAP. XLIII. *Fo-ka reconnoît un Voyageur.* 83.
CHAP. XLIV. *La Chaſſe aux Singes.* 89.
CHAP. XLV. *Le Singe parlant.* 94.
CHAP. XLVI. *Idoles des Microcoſmes.* 101.
CHAP. XLVII. *Curioſités des Microcoſmes.* 106.
CHAP. XLVIII. *L'homme ſingulier.* 110.
CHAP. XLIX. *La Frivolité.* 114.
CHAP. L. *Les hommes ſinges.* 120.
CHAP. LI. *Amour ridicule.* 126.
CHAP. LII. *Coup de Théâtre romaneſque.* 132.

Fin de la Table des Chapitres de la ſeconde Partie.